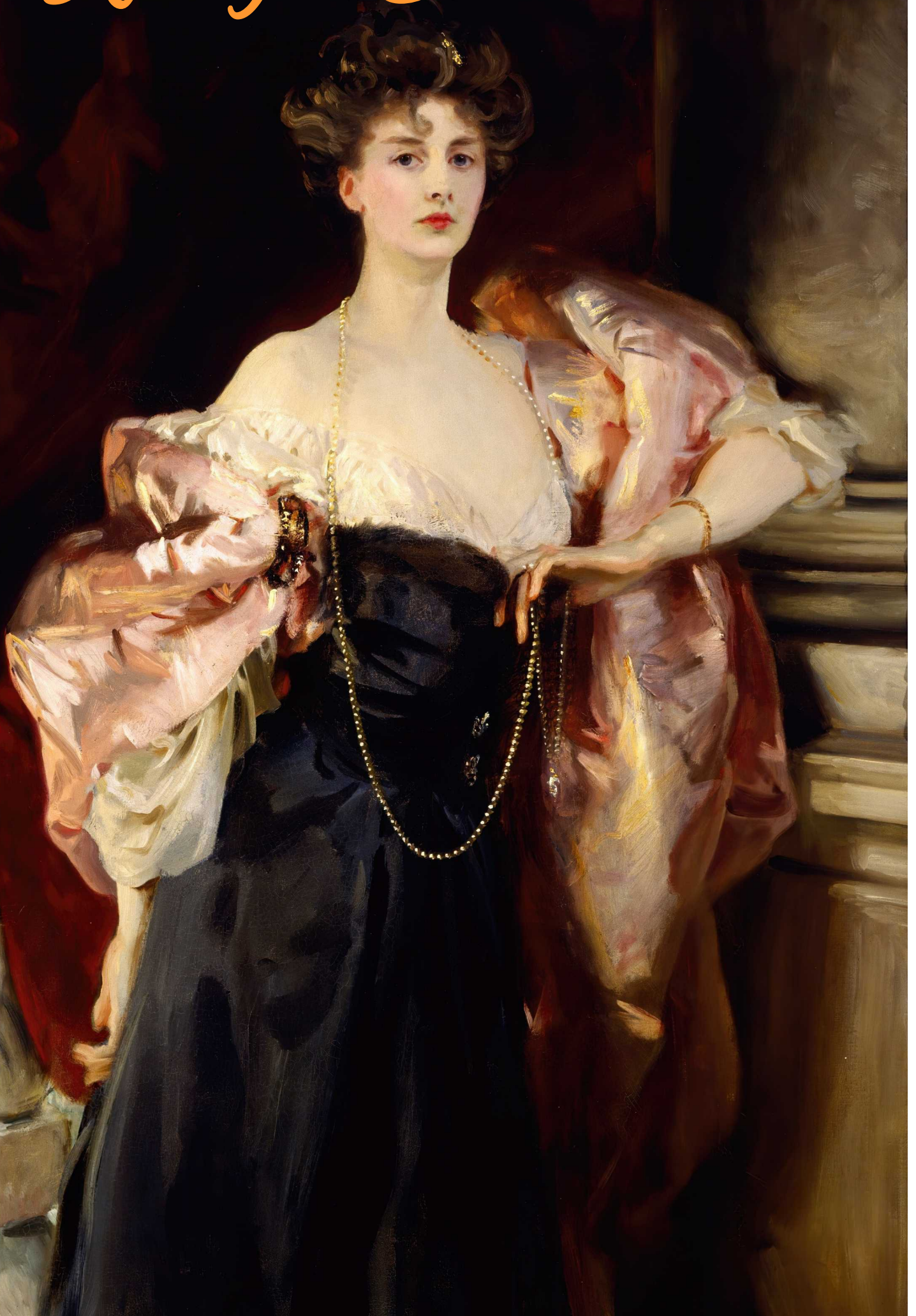


Rivages Culturels





Les

21 heures DES MOTS

5^E ÉDITION

AVEC LA LIBRAIRIE

Mots^{en}
Lignes

SAMEDI 6
DÉCEMBRE 2025

DE 10 H À 20 H
CAFÉ DES MOTS
CEC • 7 BD ARISTIDE BRIAND

LES MOTS
SE METTENT
À TABLE

AUTEURS • DÉDICACES
TABLES RONDES
ANIMATIONS • RESTAURATION

COURBEVOIE



@COURBEVOIECAPITALEDUMOT

MOTSEN
LIGNES.COM





Édito

Catherine POULAIN ABOU HAYDAR

Chers lecteurs, chères lectrices, l'automne 2025 s'annonce riche en événements culturels. À cet effet, nous avons le plaisir de vous présenter dans ce numéro quelques-unes des manifestations qui animeront la scène parisienne et francilienne au cours de cette saison, avant l'arrivée des fêtes de fin d'année et l'agréable effervescence qui les accompagnera. Aux côtés des artistes et poètes présentés ci-contre figurent Pierre Soulages au musée du Luxembourg, le peintre américain John Singer Sargent au musée d'Orsay, le Finlandais Pekka Halonen, ainsi que Jean-Baptiste Greuze au Petit Palais, qui accueille également de belles expositions, tandis que l'Institut du monde arabe met à l'honneur Cléopâtre, et le château de Versailles propose une présentation exceptionnelle consacrée au Grand Dauphin, Louis de France, fils de roi et père de roi, mais jamais roi.

Un large espace est parallèlement dédié à l'actualité des poètes contemporains de talent que nous avons souhaité mettre en lumière pour vous.

Alors que la cinquième année de notre revue est entamée, à travers ces deux univers qui s'enrichissent mutuellement que sont la peinture et la poésie, nous vous souhaitons d'ores et déjà de très belles fêtes de fin d'année et une lecture pleine de découvertes.

Directrice de la publication :
Catherine POULAIN ABOU HAYDAR
Contact : rivagesculturels@gmail.com



Coordination éditoriale :
Toufik ABOU HAYDAR

Revue trimestrielle dédiée à la poésie et à la peinture. Éditée par ****RIVAGES CULTURELS**** (SIREN : 912 042 231). Siège social situé à Courbevoie (Hauts-de-Seine). Imprimée en France et distribuée gratuitement (salons, expositions, galeries d'art, événements culturels...).

Couverture : John Sargent (Page 10)



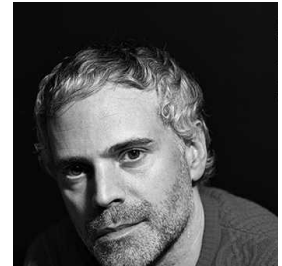
Agnès THURNAUER



Olivia ELIAS



Élodie HUBER



Olivier MARTINAUD



Frédéric BOIRIE



Claude ADELEN



Erick MILLET



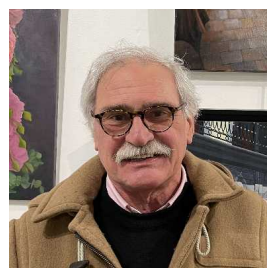
Sarah BRUNET



Françoise AUGUSTINE



Lydia PADELLEC



Jean-François VIOLETTE



Ariane LEFAUCONNIER

Olivia Elias : « Ce Mont qui regarde la mer »

Écrire pour nommer l'effacement et tenir tête au silence

Née à Haïfa (Palestine) en 1944, Olivia Elias a vécu sur trois continents. Après une enfance à Beyrouth où sa famille avait trouvé refuge, elle poursuit des études d'économie à Montréal. Elle y vit et y enseigne de nombreuses années avant de s'établir en France au début des années 1980. Traduits en plusieurs langues, ses poèmes paraissent dans de nombreuses revues et anthologies, en France comme à l'étranger. Depuis 2022, la prestigieuse maison de poésie américaine World Poetry Books a publié deux recueils, dont *Chaos, Crossing* (version augmentée de *Chaos, Traversée*), finaliste du Sarah Maguire International Prize for Poetry in Translation en 2024.



Toufik ABOU HAYDAR :

On peut parcourir le monde entier sans jamais posséder de pays. On peut détenir tous les passeports possibles et rester néanmoins dépourvu d'une identité reconnue, nécessaire pour bâtir un avenir. Le salut ne vient que par la bonne volonté des âmes justes, et souvent, grâce à la parole libérée que seule la poésie sait offrir. Il y a un temps pour tout. Un temps pour faire la guerre, et un temps pour faire la paix. Les enfants de Haïfa connaissent mieux que quiconque ce que représente l'éloignement. Olivia Elias, elle, lutte à sa manière. Par la plume.

Dans *Ce Mont qui regarde la mer*, la beauté de la construction poétique et la douceur des images façonnées s'imposent comme les maîtres mots de l'ouvrage. Olivia Elias y trace son chemin avec une précision mesurée. Elle y dépose ses vers comme autant de pierres précieuses, ciselées avec une grâce parfaite. Mais au cœur de ces lignes se glisse aussi l'espérance, le vœu palpitant d'un retour aux racines. Cet espoir, parfumé de nostalgie, apparaît dès le titre : la mer qui attend au pied de la montagne. Au Levant, le dicton affirme que l'on devine le contenu d'une lettre rien qu'en lisant l'adresse de son expéditeur. Ici, en effet, le message se révèle d'abord par l'enveloppe avant même d'être ouverte. La permanence de la montagne, et le regard de la mer expliquent l'exil, la douleur, la détresse... et pourtant ! Rien n'est crié. Tout est assumé, murmuré avec lucidité, afin que la poésie puisse être un geste de réconciliation entre la perte et la lumière plutôt qu'une lamentation sans fin.

Olivia Elias livre un combat poétique. C'est une lutte permanente contre l'effacement. L'effacement d'une terre, d'une mémoire, d'une identité. La peur de l'amnésie surgit dans son œuvre comme le double obscur d'un exil sans fin. Son goût est amer, insidieux, assassin. Ces signes de l'oubli — tantôt imposé, tantôt consenti — ne sont pas de simples mots, mais le geste abject d'une soumission face à la blessure. Une grotesque entreprise de destruction. Une machine infernale qui gomme les noms, efface les rêves, métamorphose les visages.

Haïfa, Beyrouth, Damas... Autant de points de lumière blessée sur la carte d'une géographie intime et disloquée. Les diligences traversent la poussière des routes comme des cicatrices laissées par le temps, tracent leur sillage dans un paysage aride et patient. Les embarcations, elles, ramassent l'humain puis coupent la mer en deux, en cinq,

en mille fragments, pour morceler l'horizon à chaque départ. Face au sort prédit, au présage intraitable, les trajets promettent un non-retour absolu. La date d'expiration de ce genre de « retour à la maison » s'avère être toujours trop courte. Rien n'y fait. La montagne observe les vagues se jouer des voyageurs et de leurs espoirs. Entre le sol desséché et l'eau mouvementée, le voyage devient alors une attente éternelle, latente, que miroite l'inconnu.

En confrontant la perte à la mémoire, la poète dénonce la violence de ceux qui réécrivent le monde à coups de « glaive et de feu ». Mais dans le même mouvement, elle restaure, par les mots, ce qui a été arraché à sa vérité première. La poésie d'Olivia Elias devient résistance. Un refus du silence. Un acte de survie face à la stagnation ambiante. « Il vaut mieux allumer une bougie que maudire les ténèbres », enseigne la sagesse ancienne.

L'attachement viscéral à une terre se dresse dans ses paroles à la manière d'un rempart contre l'oubli. On ne peut oublier la douleur. On ne peut, résolument, se détacher de l'enfance perdue, car c'est elle qui demeure, obstinée, au cœur de l'être. Les moments de bonheur, de lumière et de joie intense vécus dans l'enfance s'effacent avec le temps. Ceux de la perte, de la déchirure et de l'éloignement, eux, s'inscrivent dans le roc.

Le monde qu'évoque Olivia Elias est traversé par une tension constante, anxiogène. L'attente et la lassitude s'y mêlent, s'y greffent, comme pour chasser la beauté fragile des souvenirs. Dans une écriture toute en retenue, la poète fait naître une inquiétude sourde, celle d'un retour espéré à la terre natale — un retour toujours possible, malgré les signes contraires, malgré la distance et l'effacement. Cette atmosphère ne cherche pas à étouffer le lecteur, mais à lui faire ressentir la fragilité du réel, la violence du silence imposé.

Ce Mont qui regarde la mer

Olivia Elias

Postface de Khalid Lyamlahy

Éditions Cambourakis, 2025

<https://www.cambourakis.com>

POÈMES CHOISIS

partout flottant, les ombres blanches

souvent la douleur les réveille
à leur membre coupé une zone dans le cerveau
s'allume disent les neurologues
la douleur du membre fantôme (nommée)

de même sur la carte du monde
& dans le cortex l'empreinte indélébile

comme s'il suffisait de remplacer
d'un trait de plume plus quelques
déclarations/veto le nom d'un pays
pour l'effacer

n'y a-t-il pas toujours dans nos maisons

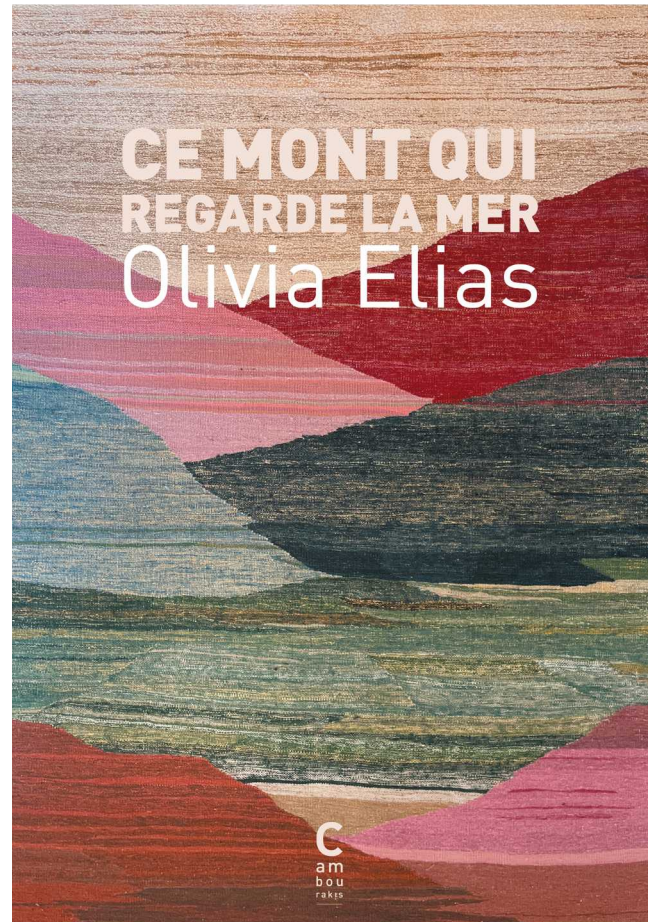
à nos tables une place pour les fantômes
partout flottant les ombres blanc
(Page 15)

j'écris d'un pays perdu

j'écris d'un lieu perdu
en marge de toutes les marges

un pays qui flotte entre présence et absence

j'écris & tisse des cordes de mots
pour venir à bout de cette montagne
de fables & légendes mensonges
& trahisons affronter les tempêtes
de feu résister aux ouragans
qui me précipiteraient au fond de
gouffres où grouillent les vipères
échapper aux soldats juges & censeurs
lancés à mes trousses
(Page 54)



homme, enfant, route

un homme jeune
sur des béquilles
un enfant
une route

une route chemin de terre labouré
dans paysage d'outre-monde
autrefois asphaltée bordée de palmiers
d'édifices aux balcons regardant la mer
avec passages piétons panneaux
indicateurs

tous deux avancent fuyant Khan Younès
zone humanitaire dite sûre

l'homme sur ses béquilles l'enfant devant soutenant
la jambe droite du père embrochée à l'horizontale

tous deux avancent dans le Corridor de la Mort

(Page 76)

« Agnès Thurnauer. Correspondances » : dialogues avec le XVIIIe siècle au Musée Cognacq-Jay

Le Musée Cognacq-Jay présente un dialogue inédit entre l'œuvre d'Agnès Thurnauer et l'art du XVIIIe siècle. Jusqu'au 8 février 2026, l'exposition offre un nouvel éclairage sur cette période et révèle sa résonance contemporaine. L'artiste y engage une correspondance vivante avec des figures telles que Boucher, Fragonard, Canaletto, mais aussi avec Vigée Le Brun, Labille-Guiard, Angelica Kauffmann, Madame de Staël ou Émilie du Châtelet.

Artiste franco-suisse née en 1962, Agnès Thurnauer vit à Paris et travaille à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). Diplômée de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs en 1985, elle est représentée par la galerie Michel Rein (Paris-Bruxelles). Le langage – fondement de la relation à l'autre, intime ou sociale – constitue la colonne vertébrale de son travail. Par séries ouvertes qui se répondent, elle tisse figure et abstraction, texte et image, dans un rapport performatif à l'espace du tableau.

Agnès Thurnauer a présenté de nombreuses expositions monographiques en France et à l'étranger : Palais de Tokyo (2003), SMAK en Belgique (2007), LAM et musée Matisse (2022), musée d'art moderne de Fontevraud (2023) et musée des Beaux-Arts de La Chaux-de-Fonds (2025). Ses œuvres appartiennent à plusieurs collections publiques, dont le Centre Pompidou, le musée de l'Armée, le musée national de l'Histoire de l'immigration, les musées des Beaux-Arts de Nantes, Angers et Unterlinden, le Fonds d'art contemporain – Paris Collections, ainsi que les FRAC Bretagne, Auvergne et Île-de-France. Commissariat : Saskia Ooms, attachée de conservation, et Agnès Thurnauer.



Ci-contre : Philippe Chancel, Portrait d'Agnès Thurnauer © ADAGP, Paris, 2025

Longtemps cantonnées aux marges du monde artistique, les femmes commencent au XVIIIe siècle à conquérir une véritable visibilité. Certaines, issues de milieux aisés, parviennent à se faire une place dans un univers encore largement masculin. Adélaïde Labille-Guiard et Élisabeth Vigée Le Brun en sont les figures emblématiques : toutes deux sont admises à l'Académie royale de peinture en 1783, un honneur exceptionnel pour des artistes femmes. Dans leur sillage, de plus en plus d'entre elles exposent aux Salons, rejoignent des ateliers réputés et transmettent leur savoir en enseignant.

L'exposition met également en lumière un autre levier d'émancipation : l'écriture. À travers des œuvres dédiées aux femmes créatrices et théoriciennes, elle interroge la puissance du langage et de la pensée comme moyens de liberté. Ces créations, confrontées aux enjeux contemporains, offrent une relecture vivante et audacieuse de l'art des Lumières. Une carte blanche qui invite à redécouvrir le rôle fondamental des femmes dans l'histoire de l'art et des idées, tout en tissant un dialogue fécond entre passé et présent.



Agnès Thurnauer, *Tablette #32*, 2024, Courtesy of the artist and Michel Rein, Paris/Brussels/Florian Kleinfenn © ADAGP, Paris, 2025



Angelica Kauffmann, *Bacchante*, 1784-1785, Berlin, Staatliche Museen, Gemäldegalerie © BPK, Berlin, Dist. Grand Palais



Agnès Thurnauer
Au musée Cognacq-Jay
Dialogue entre passé et présent
Du 2 octobre 2025 au 8 février 2026



↑ Marie-Louise-Elisabeth Vigée Le Brun, *Portrait de Marie-Louise-Adélaïde-Jacquette de Robien, vicomtesse de Mirabeau*, 1774, Paris, musée Cognacq-Jay. CCØ Paris Musées
 ← Agnès Thurnauer, *Prédelle (Now #9)*, 2014, acrylique sur toile, 55 × 33 cm Courtesy of the artist and Michel Rein, Paris/Brussels
 ↓ F. Giovanni Antonio Canal, dit Canaletto, *Vue du canal de Santa Chiara*, à Venise, vers 1730, Paris, musée Cognacq-Jay. CCØ Paris Musées



Pierre Soulages, maître du noir et de la lumière, au Musée du Luxembourg jusqu'au 11 janvier 2026

Produite par le GrandPalaisRmn avec le soutien exceptionnel du musée Soulages de Rodez, l'exposition que le musée du Luxembourg consacre depuis la mi-septembre à Pierre Soulages déroule le tapis au maître incontesté du « noir ». Rassemblant 130 œuvres créées entre les années 1940 et le début des années 2000, dont 25 inédites, elle met en lumière un ensemble de peintures sur papier, longtemps conservées dans l'atelier de l'artiste, qui témoignent de la constance et de la liberté avec lesquelles il a exploré ce support tout au long de sa carrière.



« C'est avec les brous de noix de 1947 que j'ai pu me rassembler et obéir à une sorte d'impératif intérieur. La vérité est que je me suis senti contraint par l'huile. Je l'avais pratiquée avant-guerre et je savais ce qu'elle imposait comme contraintes. Par impatience, un jour, dans un mouvement d'humeur, muni de brou de noix et de pinceaux de peintre en bâtiment, je me suis jeté sur le papier ». Pierre Soulage

Cité par Pierre Encrevé, Soulages. L'œuvre complet. Peintures. I. 1946-1959, Paris, Seuil, 1994, p. 40.

← Guy Bourdin. Pierre Soulages dans son atelier, 11bis rue Schœlcher - Paris, 1953
Photographie 21 x 14,8 cm. Collection particulière © The Guy Bourdin Estate © Adagp, Paris, 2025

Pierre Soulages, né le 24 décembre 1919 à Rodez et mort le 25 octobre 2022 à Nîmes, a marqué l'histoire de l'art par sa quête incessante autour d'une couleur et de sa matière : le noir. Admis aux Beaux-Arts de Paris en 1939, il met très tôt un terme à ses études, jugeant l'institution trop conservatrice, et retourne à Rodez. Il envisage alors une carrière d'enseignant, mais la guerre interrompt ses plans. Durant cette période troublée, il cesse de peindre et se cache pour échapper au conflit. En 1942, il épouse Colette, qui restera l'amour de sa vie jusqu'à sa mort.

Sa vie est marquée par une évolution artistique constante, centrée sur la recherche autour du noir et l'invention de l'« outrenoir » en 1979, où lumière et espace naissent de la matière et de la couleur elle-même. Pierre Soulages suit toujours un désir intense et intact de peinture, un perpétuel état de recherche et une quête de lumière qui en constitue le fondement.

En 1938, sur les conseils de son professeur de dessin au Lycée Foch de Rodez, il s'inscrit à l'atelier privé de René Jaudon à Paris. Encouragé par ce dernier à passer le concours d'entrée à l'École des Beaux-Arts, il est admis en 1939, mais choisit finalement de ne pas intégrer l'école et retourne à Rodez. Deux ans plus tard, en 1941, il poursuit sa formation à l'École des Beaux-Arts de Montpellier, où il rencontre Colette Llaurens, qu'il épouse en 1942.

La reconnaissance de son travail commence à se dessiner après sa participation à l'exposition Französische abstrakte Malerei en Allemagne en 1948-1949. Son œuvre, alors remarquée à l'international, commence à être présentée à la fois en France et à l'étranger. Et en 1994, il inaugure ses vitraux pour l'abbatiale Sainte-Foy de Conques, une réalisation qui illustre sa maîtrise de la lumière et de la matière. Son travail est aujourd'hui présent dans les plus grandes collections publiques des cinq continents.

Le musée Soulages ouvre ses portes à Rodez en 2014, premier musée en France créé en collaboration étroite avec l'artiste, grâce aux donations de Pierre et Colette Soulages, et inauguré de son vivant. Cinq ans plus tard, pour célébrer son centenaire, le Louvre consacre à Soulages une exposition exceptionnelle. Tout au long de sa carrière, l'artiste reçoit les plus hautes distinctions en France et à l'étranger.

Sa production est impressionnante : plus de 1700 peintures sur toile, près de 800 peintures sur papier, plus de cent estampes, trois bronzes, trois goudrons, ainsi que des tapisseries et une céramique. Pierre Soulages s'éteint le 25 octobre 2022 à l'âge de 102 ans. Après un hommage national dans la cour carrée du musée du Louvre présidé par le chef de l'État, il est inhumé au cimetière de Montparnasse, laissant derrière lui un héritage artistique inégalé.

Soulages et le concept de l'« Outrenoir », une autre vision de la lumière picturale au musée du Luxembourg

L'exposition « Soulages, une autre lumière » se déroule sous le commissariat d'Alfred Pacquement, directeur honoraire du Musée national d'art moderne, Centre Pompidou, et de Camille Morando, chargée de recherche et responsable de la documentation des collections modernes du même musée. La scénographie a été confiée à Véronique Dollfus, la signalétique conçue par l'Atelier JBL - Claire Boitel, et la lumière imaginée par Abraxas Concepts, offrant ainsi un parcours qui met en valeur la puissance et la profondeur des œuvres de Soulages.

Pierre Soulages n'a jamais hiérarchisé les techniques qu'il utilise, développant parallèlement peintures sur toile et sur papier jusqu'au début des années 2000. Son œuvre sur papier, commencée dès 1946 avec des peintures au brou de noix aux traces larges et affirmées, se distingue dès ses débuts dans l'abstraction française. En 1948, l'une de ses peintures est choisie pour l'affiche d'une exposition itinérante en Allemagne, contribuant à sa notoriété. Utilisant brou de noix, encre et gouache, souvent sur des formats modestes mais puissants, ces œuvres ont longtemps été conservées par l'artiste et rarement exposées. L'exposition actuelle rassemble 130 œuvres, dont plus de trente inédites, soulignant l'importance de cette production pour comprendre sa démarche picturale.

Parmi les œuvres majeures présentées dans l'exposition, réalisées pour une grande partie au brou de noix, matériau qu'il affectionne pour ses jeux de transparence et d'opacité, on découvre notamment Brou de noix sur papier (1946) provenant de la Collection C.S., aux côtés de Fusain sur papier (1946) et de plusieurs autres pièces de 1947 et 1948 conservées au musée Soulages de Rodez, issues des donations de Pierre et Colette Soulages. Le parcours se poursuit avec Brou de noix sur papier collé sur carton (1954), appartenant au Centre Pompidou – Musée national d'art moderne, puis avec Encre sur papier marouflé sur toile (1963), conservée au Musée de la Cour d'Or – Eurométropole de Metz. Ces œuvres, créées sur plus de deux décennies, illustrent la constance de Soulages dans son exploration du noir et de la lumière, ainsi que la force expressive de ses compositions sur papier, véritables fondations de son œuvre picturale.



Pierre Soulages, Brou de noix marouflé sur toile 108 x 75 cm
(2003) - Collection C.S. © Adagp, Paris, 2025
© Photo Vincent Cunillère



PUBLICAION

Carnet d'exposition
Alfred Pacquement
Coédition GrandPalaisRmnÉditions /
Découvertes Gallimard, 2025

« Les peintures sur papier de Pierre Soulages, œuvres fragiles et lumineuses, constituent une pierre angulaire de sa pratique artistique. [...] Loin de se limiter à des dessins préparatoires, ces œuvres sur papier sont de véritables peintures, sublimant le support pour révéler des tensions et des transparences, initiant ainsi les prémices de son Outrenoir. Une invitation à redécouvrir un maître de l'abstraction à travers un médium qui lui était cher et qui, paradoxalement, magnifiait la lumière à travers l'obscurité. »

Directeur honoraire du Musée national d'art moderne, Centre Pompidou

Au musée d'Orsay : *John Singer Sargent. Éblouir Paris*

En partenariat avec le Metropolitan Museum de New York

Du 23 septembre 2025 au 11 janvier 2026, le musée d'Orsay consacre une exposition exceptionnelle au peintre américain John Singer Sargent. Plus de quatre-vingt-dix œuvres, dont beaucoup reviennent en France pour la première fois depuis leur création, y sont présentées. Cet événement inédit retrace l'ascension fulgurante du jeune artiste à Paris, où il s'installe en 1874 pour étudier auprès de Carolus-Duran, à dix-huit ans. Il y demeure jusqu'au milieu des années 1880, avant de rejoindre Londres à la suite du scandale suscité par son portrait de Madame Gautreau, dit « Madame X ».



John Singer Sargent, *Une étude hors des portes* (1889)

John Singer Sargent (1856-1925) est un peintre américain expatrié, considéré comme le plus grand portraitiste de sa génération pour ses représentations raffinées de la société édouardienne. Auteur d'environ 900 huiles, 2 000 aquarelles et de nombreux dessins, il a voyagé à travers l'Europe, le Moyen-Orient et l'Amérique. Né à Florence de parents américains, formé à Paris, il s'installe à Londres après le scandale provoqué par son Portrait de Madame X. Son œuvre se distingue par une virtuosité technique remarquable et un sens aigu de la lumière, oscillant entre tradition du portrait officiel et influence impressionniste. Plus tard, il se détourne du portrait mondain pour se consacrer à la peinture murale et aux paysages. Redécouvert à la fin du XX^e siècle, Sargent est aujourd'hui reconnu pour la richesse psychologique et la modernité de son œuvre, marquée par des questionnements sur le genre, la société et la diversité culturelle.

Dès l'enfance, John Singer Sargent révèle un talent exceptionnel pour le dessin. À treize ans, il reçoit ses premières leçons d'aquarelle auprès du paysagiste allemand Carl Welsch. Polyglotte, cultivé et curieux, il s'imprègne très tôt des grands maîtres européens. Après un échec à l'Académie de Florence, il poursuit sa formation à Paris dans l'atelier du portraitiste Carolus-Duran, dont l'enseignement moderne – peindre directement sur la toile à la manière de Velázquez – marque profondément son style.

Élève brillant et rapidement admiré, Sargent fréquente Degas, Rodin, Monet et Whistler, et s'oriente vers le portrait, plus rémunérateur que la peinture d'histoire. Son premier grand portrait, Fanny Watts (1877), lui vaut une entrée remarquée au Salon, suivi du succès des Ramasseuses d'huîtres de Cancale. En 1879, son portrait de Carolus-Duran consacre sa virtuosité et lance sa carrière. Un voyage en Espagne, où il étudie Velázquez et découvre la musique et la danse, inspire El Jaleo (1882). De retour à Paris, il accumule les commandes, impose des prix élevés, refuse les clients qu'il juge peu intéressants et s'impose comme l'un des portraitistes les plus recherchés de son temps.

Sargent est l'un des plus grands portraitistes de son temps, admiré pour sa maîtrise technique et sa capacité à saisir la personnalité de ses modèles, dans la lignée de Velázquez. Son célèbre Portrait de Madame X (1884), d'abord scandaleux, est aujourd'hui considéré comme son chef-d'œuvre. Installé à Londres après cet épisode, il connaît un immense succès auprès des élites européennes et américaines, peignant de nombreuses figures du monde artistique et mondain, parmi lesquelles Henry James, Isabella Stewart Gardner ou Robert Louis Stevenson.

John Singer Sargent meurt à Londres, dans sa maison de Chelsea, le 14 avril 1925, des suites d'une maladie cardiaque.

John Singer Sargent Éblouir Paris Au musée d'Orsay

Organisée par le musée d'Orsay, Paris, et The Metropolitan Museum of Art, New York, l'exposition a été présentée au The Metropolitan Museum of Art à New York du 21 avril au 3 août 2025, sous le titre « Sargent & Paris »

Le commissariat de l'exposition est assuré par Caroline Corbeau-Parsons, conservatrice des arts graphiques et des peintures au musée d'Orsay, et Paul Perrin, conservateur en chef, directeur de la conservation et des collections au musée d'Orsay.

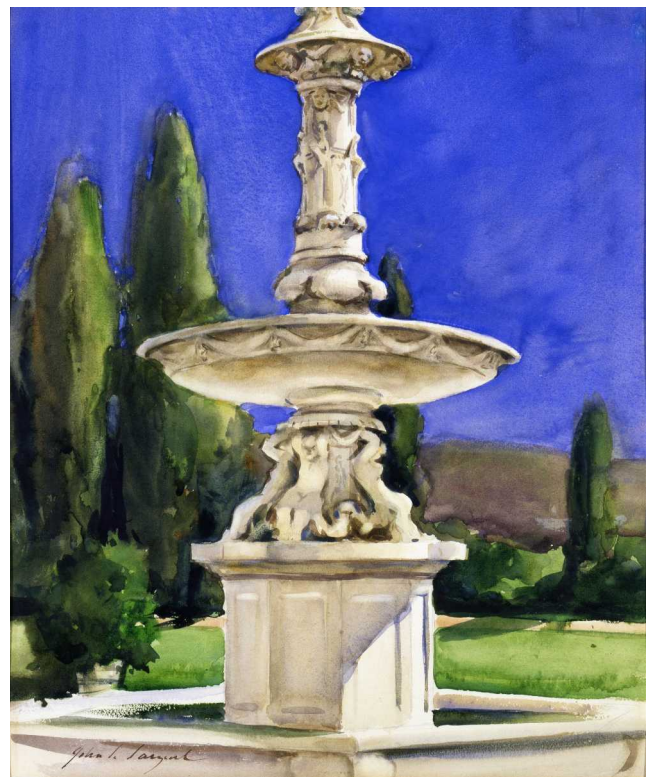
Organisée pour le centenaire de sa mort, l'exposition entend redonner à John Singer Sargent la place qu'il mérite en France, où il reste méconnu malgré sa renommée internationale. Elle retrace la décennie décisive (1874-1884) durant laquelle l'artiste forge son style et sa personnalité au cœur du bouillonnant milieu artistique parisien. Entouré d'artistes, d'écrivains et de collectionneurs, il s'intègre pleinement à la société cosmopolite de la Troisième République, où les femmes jouent un rôle essentiel dans sa carrière. Si Sargent peint peu la vie parisienne, ses nombreux voyages nourrissent une œuvre marquée par l'exotisme, la lumière et la sensualité. Son talent éclatant pour le portrait, allié à une maîtrise technique exceptionnelle, fait de lui l'un des artistes les plus brillants de son époque, considéré comme un héritier moderne de Velázquez.



John S. Sargent (Américain, Jardin près de Lucca (vers 1910))

Henry James souligne dès 1883 le talent précoce et accompli de Sargent avec le portrait des Filles d'Edward Darley Boit. En 1884, son portrait de Virginie Gautreau, figure mondaine de Paris, provoque un scandale au Salon, révélant les enjeux sociaux et esthétiques du portrait

public à la fin du XIX^e siècle. L'exposition met en lumière ce moment clé de sa carrière et le considère comme un chef-d'œuvre que Sargent jugeait lui-même comme sa meilleure œuvre. Elle souligne également ses liens durables avec la France, illustrés par son soutien à Manet et par l'achat en 1892 par l'État de son portrait de la danseuse Carmencita, une reconnaissance rare pour un artiste américain.



John S. Sargent (Américain, Marble Fountain in Italy (1907))

L'exposition, organisée par le musée d'Orsay et le Metropolitan Museum of Art de New York, est accompagnée d'un ouvrage de référence sur les années parisiennes de Sargent et ses liens avec la France, réunissant essais et notices de spécialistes tels que Caroline Corbeau-Parsons, Emily Eels, Isabelle Gadoin, Stéphanie L. Herdrich, Erica Hirschler, Elaine Kilmurray, Richard Ormond, Paul Perrin, Charlotte Ribeyrol et Hadrien Viraben. Présentée à New York du 27 avril au 3 août 2025 sous le titre *Sargent & Paris*, l'exposition est commissariée par Caroline Corbeau-Parsons et Paul Perrin, en collaboration avec Stephanie L. Herdrich et Caroline Elenowitz-Hess du Metropolitan Museum of Art, avec le soutien de la Fondation d'entreprise Société Générale – Ponticelli Frères et des American Friends des musées d'Orsay et de l'Orangerie, notamment Hubert et Mireille Goldschmidt.

Pekka Halonen, Un hymne à la Finlande : le peintre de la lumière nordique entre enfin au Petit Palais

Du 4 novembre 2025 au 22 février 2026, le Petit Palais consacre la première rétrospective française à Pekka Halonen, figure majeure de l'âge d'or finlandais. Peintre du romantisme national, Halonen célèbre avec un réalisme poétique la beauté des paysages de son pays et la simplicité de la vie rurale. Ses toiles, imprégnées de lumière nordique, révèlent un attachement profond à la nature et au peuple de Finlande, qu'il érige en symboles d'identité et de fierté nationale.

Formé à Helsinki puis à Paris, notamment auprès de Paul Gauguin, Halonen se nourrit des influences du synthétisme décoratif et des estampes japonaises, qu'il adapte à sa propre vision du Nord. Ses œuvres emblématiques, telles que *Sauna dans la neige* (1908), traduisent la sérénité, la spiritualité et la force silencieuse d'une Finlande en quête d'elle-même. Cette exposition invite à redécouvrir un artiste essentiel, témoin et interprète sensible de l'âme finlandaise.



Pekka Halonen, *Enfants lisant* (1916)

« La source originale de mon inspiration est la nature. Depuis trente ans, je vis au même endroit avec la forêt à mes pieds. J'ai souvent pensé que j'avais le Louvre ou les plus grands trésors du monde à ma porte. Il me suffit de me rendre dans la forêt pour voir les plus merveilleuses des peintures – et je n'ai besoin de rien d'autre »

Entretien de Pekka Halonen avec le journal Svenska Pressen, le 5 mai 1932

En 1900, Pekka Halonen est invité à participer à l'Exposition universelle de Paris sur la recommandation d'Albert Edelfelt, auquel le Petit Palais a consacré une exposition en 2022. Pour la première fois, la Finlande y dispose de son propre pavillon, conçu par les architectes Gesellius, Lindgren et Saarinen. Cette participation est une étape décisive dans la reconnaissance de la Finlande comme nation autonome sur la scène internationale.

C'est dans la nature finlandaise que Halonen trouve sa plus profonde inspiration. Après plusieurs séjours en France et en Italie, il choisit de s'installer au bord du lac Tuusula, au sud du pays, au cœur d'une communauté d'artistes et d'écrivains – parmi lesquels Jean Sibelius et Juhani Aho – qui façonnent alors l'identité artistique nationale. Il y fait construire son atelier, Halosenniemi, achevé en 1902, une maison-atelier en rondins inspirée du style vernaculaire finlandais. Au cœur de ces paysages, Halosenniemi devient le centre de sa vie familiale et créative.

Dans ce havre de paix, évoqué par la scénographie de l'exposition, l'artiste cultive un art de vivre simple et harmonieux, en lien étroit avec la nature. Il y peint des scènes domestiques baignées de lumière et s'inspire des jardins, des forêts et du lac environnant pour composer des œuvres d'une grande sensibilité. Fasciné par le cycle des saisons, Halonen excelle à traduire la poésie des paysages finlandais, en particulier la clarté éblouissante des hivers. Il s'impose ainsi comme le grand peintre de la neige, maître des nuances de blanc et de lumière. La dernière salle de l'exposition, intitulée *Symphonie en blanc majeur*, rend hommage à cette virtuosité et invite à une contemplation silencieuse. Pensée comme une véritable expérience sensorielle, la médiation propose une immersion dans l'univers naturel du peintre : balade méditative, dispositifs olfactifs et visites contées entraînent petits et grands dans une découverte poétique et apaisante de la Finlande selon Halonen.

Pekka Halonen

Un hymne à la Finlande

Au Petit Palais

Du 4 novembre 2025 au 22 février 2026

Conçue en partenariat avec le Musée d'art de l'Ateneum – Galerie nationale de Finlande, l'exposition réunit plus de 130 œuvres majeures issues de collections publiques et privées. Elle retrace le parcours complet de Pekka Halonen, de la fin des années 1880 aux années 1930, et met en lumière son rôle essentiel dans l'émergence de la modernité finlandaise.

Commissariat général : Annick Lemoine, conservatrice générale, directrice du Petit Palais

Commissariat scientifique : Anna-Maria von Bonsdorff, directrice du Musée d'art de l'Ateneum – Galerie nationale de Finlande (Helsinki), et Anne-Charlotte Cathelineau, conservatrice en chef du patrimoine au Petit Palais.

La section 1 met l'accent sur sa formation à Helsinki et à Paris. Pekka Halonen commence sa formation artistique à l'École de dessin de la Société des beaux-arts de Finlande à Helsinki, où il apprend le dessin d'après modèle vivant et moulages antiques, réalisant des fusains puissamment modelés. Au début des années 1890, il complète son apprentissage à Paris dans plusieurs académies indépendantes, s'imprégnant des courants artistiques de la fin du XIXe siècle, du naturalisme au japonisme en passant par le symbolisme.

La section 2 souligne la participation de la Finlande à l'Exposition universelle de 1900 et l'affirmation de son identité nationale. En 1900, la Finlande participe pour la première fois à l'Exposition universelle de Paris avec son propre pavillon, affirmant son identité de nation autonome. Cette initiative se déroule dans un contexte de tensions avec la Russie, qui avait limité certaines libertés finlandaises en 1899. Le pavillon a pour objectif de promouvoir l'indépendance finlandaise et de valoriser sa culture, ses ressources et son mode de vie. Pour la section des beaux-arts, le peintre Albert Edelfelt fait appel à des artistes de renom tels que Pekka Halonen et Akseli Gallen-Kallela.

La section 3 évoque l'aspiration de Pekka Halonen à régénérer l'identité finlandaise à travers son art. Membre du cercle patriotique Nuori Suomi avec Akseli Gallen-Kallela, Pekka Halonen cherche à régénérer l'identité finlandaise en puisant dans l'art décoratif parisien et les fresques italiennes de la Renaissance. Vers 1900, il utilise une tempera aux tons réduits rappelant les fresques, et ses œuvres mettent en avant l'âme finlandaise à travers la nature sauvage, la vie rurale, les mythes et la résistance du peuple (Sorbier des oiseleurs, Un Dimanche à la ferme, La Forêt du royaume des morts, Pionniers en Carélie).

La section 4 décrit la vie à Halosenniemi. Après ses séjours parisiens, Pekka Halonen cherche une vie proche de la nature et construit Halosenniemi, sa maison-atelier au bord du lac de Tuusula, près d'Helsinki. Ce cadre attire une communauté culturelle de peintres, écrivains et musiciens partageant des idéaux de simplicité et d'authenticité. Entouré de sa famille, Halonen puise son inspiration dans le jardin, le lac et les rochers environnants pour créer des tableaux lumineux reflétant le bonheur de la vie domestique.

La section 5 célèbre l'attachement de Pekka Halonen à la nature finlandaise et son engagement pour sa préservation. Originaire de Savonie du Nord, Halonen célèbre dès

son enfance la nature finlandaise à travers des paysages qui reflètent les saisons et la lumière nordique. Gardien du paysage national face à l'industrialisation, il s'engage pour la protection de l'environnement. Ses tableaux, magnifiant lacs, forêts, glaces et neige, exaltent la nature vierge et sacrée, sans présence humaine, incarnant l'âme finlandaise.



Pekka Halonen, *Homme pêchant* (1922)

La section 6 met en lumière la fascination de Pekka Halonen pour la neige et la pureté de la nature. Pekka Halonen s'impose comme le poète de la neige, explorant ses multiples nuances du milieu des années 1890 au début des années 1930. Ses paysages enneigés, influencés par le japonisme et le néo-impressionnisme, reflètent une ferveur mystique pour la pureté de la nature. Dans les années 1920, les œuvres deviennent de plus en plus éthérées et monochromes, proches de l'abstraction, exprimant la sérénité intérieure de l'artiste et un silence contemplatif, véritables symphonies en blanc majeur.

Le Petit Palais rend hommage à Jean-Baptiste Greuze à l'occasion du 300^e anniversaire de sa naissance

Jusqu'au 25 janvier 2026, le Petit Palais célèbre le génie sensible de Jean-Baptiste Greuze avec l'exposition *L'enfance en lumière*. Figure majeure du XVIII^e siècle, peintre de l'âme et observateur attentif des émotions humaines, Greuze y est redécouvert à travers le prisme de l'enfance. Plus d'une centaine d'œuvres — peintures, dessins et estampes — issues de prestigieuses collections françaises et internationales, dont le Louvre, le Metropolitan Museum of Art ou le Rijksmuseum, continuent depuis le mois de septembre dernier à témoigner de la modernité et de la liberté d'un artiste aussi acclamé par Diderot qu'audacieux dans son refus des conventions.



Pekka Halonen, *Enfants lisant* (1916)

Né à Tournus en 1725, Jean-Baptiste Greuze est le sixième fils d'un maître couvreur. Dès son enfance, il manifeste un talent précoce pour le dessin : selon la légende, un de ses premiers dessins représentant saint Jacques aurait trompé son père, qui le prit pour une gravure. Convaincu du don de son fils, celui-ci l'envoie à Lyon, où Greuze suit la formation du portraitiste Charles Grandon, peintre officiel de la ville de 1749 à 1762.

Vers 1750, Greuze gagne Paris pour parfaire son apprentissage à l'Académie royale de peinture et de sculpture, où il devient l'élève de Charles-Joseph Natoire. Protégé de Sylvestre, il choisit cependant de ne pas emprunter la voie officielle du prix de Rome, préférant une liberté artistique que l'on retrouvera dans toute son œuvre.

Son entrée au Salon de 1755 marque un tournant décisif : agréé par l'Académie, il y expose *Le Père de famille* qui lit la Bible à ses enfants — acheté par le collectionneur Lalive de Jully — ainsi que plusieurs portraits et scènes de genre. Le public et la critique, Diderot en tête, saluent cet art nouveau, à la fois moral et attendrissant, qui oppose à la légèreté du siècle un réalisme d'inspiration hollandaise et une peinture de l'émotion.

Observateur sensible des comportements humains, Greuze excelle dans les scènes familiales à portée morale, où la tendresse se mêle à une sensualité parfois audacieuse. En 1755, il part pour l'Italie en compagnie de l'abbé Gougenot. Ce séjour à Naples et à Rome nourrit son goût du pittoresque sans l'attirer vers le néoclassicisme alors naissant. De cette période datent plusieurs œuvres emblématiques comme *Le Guitariste napolitain* ou *Les Œufs cassés*.

De retour à Paris, il s'impose comme le peintre de l'âme et des vertus domestiques, renouvelant la peinture de genre par des compositions expressives et moralisatrices. Toutefois, en 1769, son ambition d'être reconnu comme peintre d'histoire est rejetée par l'Académie, qui ne l'admet que comme peintre de genre. Blessé, il se retire des expositions officielles.

Malgré cette humiliation, les années 1770 voient son succès se poursuivre en s'amplifiant. Les gravures d'après ses tableaux circulent et se vendent dans toute l'Europe. Mais le déclin arrive : considéré comme l'un des peintres les plus attachants de son siècle, Greuze s'éteint dans la pauvreté et l'oubli à Paris en 1805.

Jean-Baptiste Greuze – L'enfance en lumière : une redécouverte du peintre des émotions au Petit Palais, à voir jusqu'au 25 janvier 2026

L'exposition est réalisée avec le soutien exceptionnel de la Bibliothèque nationale de France, sous le commissariat scientifique d'Annick Lemoine, conservatrice générale du patrimoine et directrice du Petit Palais, de Yuriko Jackall, directrice du département de l'art européen et conservatrice « Allan et Elizabeth Shelden » en charge des peintures européennes au Detroit Institute of Arts, ainsi que de Mickaël Szanto, maître de conférences à Sorbonne Université.

La première section. À l'occasion du tricentenaire de sa naissance, cette première section célèbre Jean-Baptiste Greuze, peintre majeur et audacieux du XVIII^e siècle. Acclamé de son vivant pour ses portraits et ses scènes de genre, il place l'enfance au cœur de son œuvre. À travers ses figures d'enfants — rêveurs, émus ou bouleversés —, Greuze explore les émotions humaines et la valeur éducative et morale de la famille. Inspiré par les idées des Lumières, il fait de l'enfant le symbole d'une société nouvelle, entre tendresse, vérité et drame intime.

La deuxième section met en lumière le regard attentif et sensible que Greuze porte sur l'enfance. Dès ses débuts parisiens, il se distingue par son talent à saisir l'âme de ses jeunes modèles — qu'ils soient ses enfants, ceux de ses proches ou de parfaits inconnus. Entre rêverie, malice ou mélancolie, chaque visage reflète une émotion unique. Inspiré par la pensée de Rousseau, Greuze confère à l'enfance une véritable dignité : elle n'est plus un simple passage, mais un âge essentiel de la vie, riche de sa profondeur et de sa vérité.

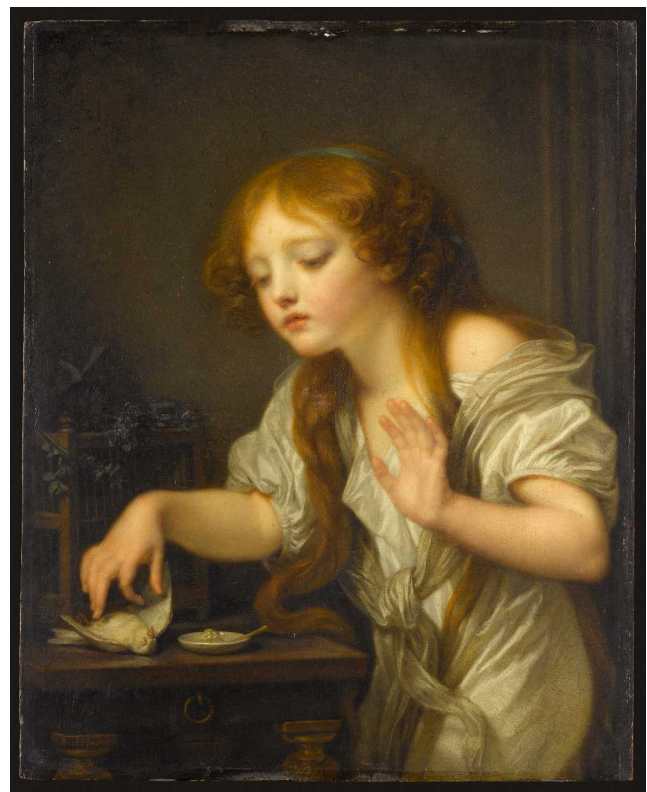
La troisième section explore la place centrale de la famille dans l'œuvre de Greuze. Peuplées de mères allaitantes, de pères attentifs ou de nourrices affectueuses, ses scènes domestiques dépassent le simple registre du genre pour devenir une véritable réflexion sur l'éducation et les liens familiaux. En accord avec les idées des Lumières défendues par Diderot, Rousseau ou Condorcet, Greuze valorise l'amour parental et l'allaitement maternel, ces liens naturels entre parents et enfants. Ses représentations sont tendres et morales. L'importance d'une éducation fondée sur la proximité, la bienveillance et la vertu y est omniprésente.

La quatrième section s'attache à la représentation de la famille, lieu d'amour mais aussi de tension, au cœur de l'œuvre de Greuze. Avec sensibilité et regard critique, le peintre met en scène des comédies et drames domestiques où s'expriment les passions humaines. Pour Greuze, comme pour les penseurs des Lumières, la famille est le fondement de la société, l'espace où se forment les valeurs morales et citoyennes. À travers les rites et moments du quotidien — dot, repas, lecture —, il en révèle à la fois la tendresse et les failles. Car chez lui, le foyer peut aussi devenir le théâtre du désordre, où les enfants, souvent, paient le prix des conflits des adultes.

La cinquième section évoque la large diffusion de l'œuvre de Greuze grâce à la gravure, un médium qui contribua grandement à sa renommée. Les meilleurs artisans parisiens, ainsi que de jeunes femmes graveuses, participent à cette entreprise.

La sixième section met en avant la figure du père, véritable contrepoint de celle de l'enfant dans l'œuvre de

Greuze. Symbole d'autorité au XVIII^e siècle, le père apparaît chez le peintre souvent fragilisé, malade ou mourant, donnant lieu à des scènes d'une grande intensité dramatique. À travers ces compositions empreintes de pathos, Greuze explore le sublime et interroge le rôle du père dans l'équilibre familial, entre bienveillance et responsabilité morale. Du modèle vertueux de La Piété filiale au père défaillant de Sépissime Sévère et Caracalla, il déploie une réflexion profonde sur l'autorité, la transmission et la fragilité des liens familiaux.



J.-B. Greuze, *L'Oiseau mort* (1800), huile sur toile 68 × 55 cm
Montpellier, musée Fabre © GrandPalaisRmn (musée du Louvre) / Photo Jean-Gilles Berizzi

La septième section met en lumière les représentations de jeunes filles, sans doute les œuvres les plus raffinées et virtuoses de Greuze. Par le jeu subtil des matières et des couleurs, il crée des figures d'une grande délicatesse, comme *La Jeune fille à la colombe* ou *La Cruche cassée*. Mais derrière la grâce et la pureté apparentes, le peintre révèle une vérité plus sombre : la fragilité de l'innocence face au passage à l'âge adulte et aux dangers du désir. En explorant l'éveil des sens, la perte de la candeur et la violence cachée du monde, Greuze fait de ces jeunes filles des symboles bouleversants de vulnérabilité et de beauté menacée que la société du XVIII^e siècle véhiculait.

La fabrique du Temps

Ateliers d'écriture

Le Musée de La Poste
&
Le Printemps des Poètes

Le Musée de La Poste et le Printemps des Poètes vous proposent de vous lancer dans une aventure littéraire des plus inspirantes et des plus incitantes ! Nulle autre que l'aventure de l'écriture créative ! Quatre ateliers d'écriture autour de l'exposition *La fabrique du Temps* que le Musée de La Poste accueille actuellement seront mis en œuvre en ce sens.

Les ateliers seront menés par quatre poètes incontournables de la scène poétique française : Rim Battal, Milène Tournier, Séverine Daucourt et Antoine Mouton. Chaque auteur vous fera plonger dans son univers poétique, vous livrera ses secrets d'écriture et vous invitera à scruter, en sa compagnie, les multiples déclinaisons possibles de la thématique du temps, après une brève visite de l'exposition.

Le 8 novembre, Antoine Mouton vous incitera à *Écrire depuis le temps*, car tel est le thème autour duquel sera articulé l'atelier qu'il animera.

Le 15 novembre, Séverine Daucourt vous encouragera vivement à *Ralentir : écrire l'éphémère*.

Le 22 novembre, vous serez toutes et tous conviés à écrire avec Milène Tournier sur le thème *Furtives secondes, minutes et heures, nos très intimes scansions*.

Le 29 novembre, Rim Battal vous proposera d'épouser l'écoulement du temps dans une perspective profondément intime pour écrire un poème sur le thème *Adresse à Maman*.



Rim Battal / photo © Guillaume Belveze Abitb

Antoine Mouton / photo © Robbie Lee

Séverine Daucourt / photo © Christophe Dellières

Milène Tournier / photo © Maf Cati Salerno

Informations pratiques relatives aux ateliers d'écriture

Public : à partir de 16 ans

Horaires : 14h00 – 17h00

Déroulement : 30 minutes de visite et 2h30 d'atelier

Adresse : Musée de La Poste – 34, Boulevard de Vaugirard, 75015 Paris

Le mystère Cléopâtre : une exposition magistrale à l'Institut du monde arabe jusqu'au 11 janvier 2026

Cette exposition retrace la vie et la légende de Cléopâtre VII, dernière reine d'Égypte, en confrontant faits historiques et représentations mythiques. Près de 250 œuvres et objets d'art, allant de trésors archéologiques à des créations contemporaines, invitent le public à redécouvrir cette figure fascinante.



Cléopâtre VII (Alexandrie, 69 avant J.-C. - Alexandrie 30 avant J.-C.), reine de 51 à 30 avant J.-C. lors de la conquête romaine, fille de Ptolémée XII Aulète, est héritière des Ptolémées (Lagides) et dernière reine d'Égypte. Cléopâtre VII Philopator est l'une des figures féminines les plus connues de l'histoire. On lui prête un pouvoir de séduction hors du commun, qui ne doit pas éclipser le rôle déterminant qu'elle a tenu pour restaurer la grandeur de son royaume. Plus attachée à l'Égypte qu'aucun de ses prédécesseurs étrangers, Cléopâtre fut la première reine grecque à parler l'égyptien, à adopter certaines croyances pharaoniques et à vouloir rendre à l'Égypte la place qu'elle avait auparavant occupée pendant des siècles. Sa politique, traditionaliste à l'intérieur et audacieuse à l'extérieur, fut constamment soutenue par le peuple égyptien, dont elle avait renforcé le nationalisme et l'orgueil. Intelligente et ambitieuse, elle était, dit-on, d'une beauté remarquable qu'elle sut, à l'occasion, user comme atout dans son jeu politique.

← John William Waterhouse, *Cléopâtre* (1887)

↓ Jean-André Rixens, *La mort de Cléopâtre* (1874)



Vers le centenaire de la mort de Claude Monet, les préparatifs des célébrations s'esquissent progressivement.

Le 5 décembre 2026 marquera le centenaire de la mort de Claude Monet, fer de lance de l'Impressionnisme. À un peu plus d'un an de cette date symbolique, les institutions culturelles françaises s'activent déjà en coulisses pour imaginer expositions, hommages et événements innovants à cet effet, dans le but de célébrer le génie artistique du maître de Giverny. Le Musée de La Poste à Paris a d'ailleurs ouvert le bal cet automne avec un hommage tout en finesse intitulé *Monet et Clemenceau : une amitié en lettres*. Après une courte visite des collections permanentes du musée — car, comme le rappelle malicieusement l'invitation, pas de courrier sans La Poste ! —, les visiteurs ont assisté à la lecture, par Élodie Huber et Olivier Martinaud, d'extraits de la correspondance improbable et singulière entre Claude Monet et Georges Clemenceau.



Claude Monet, *Dans les bois à Giverny : Blanche Hoschedé à son chevalet avec Suzanne Hoschedé lisant*

De 1889 à 1926, ces deux hommes – l'un, maître de la lumière, l'autre, figure politique majeure de la III^e République – avaient échangé des lettres qui avaient révélé une complicité profonde. L'adaptation s'était concentrée particulièrement sur l'après-1918, au moment où Monet avait offert à la France le cycle monumental des Nymphéas en hommage à la paix retrouvée. On y avait découvert un Clemenceau attentif, parfois sévère mais toujours fidèle, face à un Monet fragilisé par la cataracte et le doute, mais encore habité par le désir de peindre : « Peignez, peignez toujours, jusqu'à ce que la toile en crève », lui avait-il écrit en 1922. Au-delà de l'émotion de cette correspondance, s'était esquissé un véritable drame historique et artistique. La concrétisation du don des Nymphéas s'était heurtée au ralentissement du vieil artiste, à ses hésitations, à ses jugements impitoyables – au point qu'en 1925, il avait jugé ses toiles « indignes d'aucun musée » – et aux lenteurs administratives de l'État. C'était Clemenceau, l'ami, le « Tigre »,

qui s'était fait l'avocat acharné du peintre, s'opposant à toute renonciation et orchestrant, parfois contre Monet lui-même, l'accomplissement de ce legs majeur à la nation.

Cette correspondance avait constitué un document unique pour l'histoire de l'art : elle avait éclairé le processus de création de Monet dans ses dernières années, son rapport à la lumière, au temps et à son propre corps défaillant, mais aussi la place des Nymphéas dans la naissance d'une modernité picturale annonçant l'abstraction. Elle avait révélé enfin le rôle décisif de Clemenceau dans la reconnaissance et la transmission de cette œuvre.

Olivier Martinaud, comédien et metteur en scène, avait adapté ces lettres en un récit théâtral porté avec Élodie Huber. Ensemble, ils avaient redonné voix à une amitié faite de lucidité, de courage et d'exigence artistique – une amitié sans laquelle l'œuvre ultime de Monet n'aurait sans doute pas trouvé sa place dans la mémoire collective.

Lecture par Élodie Huber et Olivier Martinaud
Adaptation et mise en voix Olivier Martinaud

Production garçon pressé, avec le soutien de la Fondation d'Entreprise La Poste et de Normandie Impressionniste
Lecture créée au Musée des Beaux-arts de Tours et présentée au Musée Marmottan Monet, à la Maison Clemenceau (Saint-Vincent-sur-Jard), au Musée des impressionnistes Giverny, au Musée national Clemenceau-De Lattre (Mouilleron-en-Pareds), au Musée de Dreux, aux rencontres d'été en Normandie (Houlgate) et au Musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg

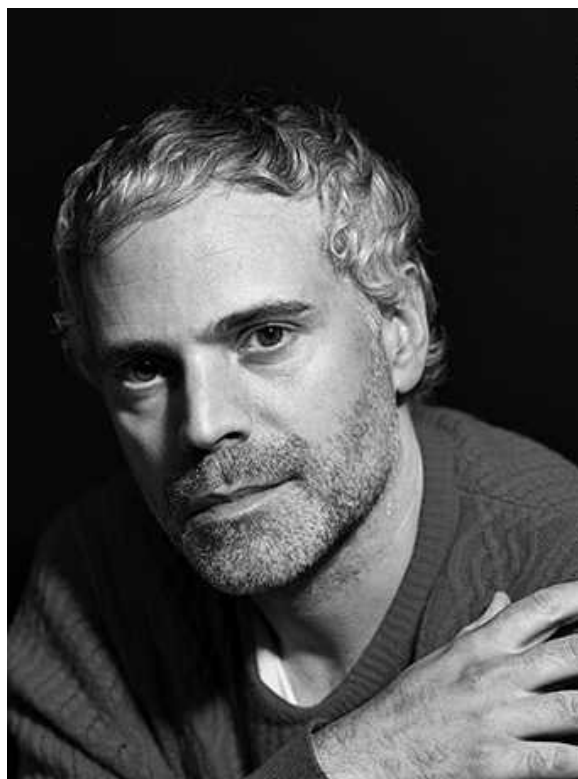
Élodie Huber

Élodie Huber a suivi une formation en France au Studio Théâtre d'Asnières dirigé par Jean-Louis Martin-Barbaz, et William Esper à New York, à la suite de ses études de sciences politiques à Sciences-Po Paris et une maîtrise de littérature anglaise à la Sorbonne Nouvelle.

Au théâtre, elle a travaillé entre autre sous la direction de René Luyon (La Mouette, Tartuffe), Denis Podalydès (Cyrano de Bergerac, Le Bourgeois Gentilhomme), Julien Balageas (Psyché, Molière-Corneille), David Jauzion et Marion Delplancke (La Surprise de l'Amour de Marivaux).

Au cinéma, elle a joué notamment dans Bords Publics et Les Deux Alfred de Bruno Podalydès, Dream on de Christophe Lioud dans le cadre des Talents Cannes, Chiens de faïence de Thomas Grenier, et à la télévision pour Akim Isker et Torleif Hoppe dans la série policière Danoise Kidnapping. Elle a enregistré une cinquantaine de livres audio.

Depuis 2019 elle fait le commentaire de l'émission Twist sur Arte, qui succède à Métropolis, et prête sa voix à de nombreux documentaires en version française et anglaise ainsi qu'à des longs métrages d'animation pour Arte, France 2 et France 5. Elle joue dans de nombreuses fictions radiophoniques pour France Culture et France Inter. Elle fait également de la direction artistique dans le domaine du livre audio et a dirigé une dizaine d'œuvres littéraires. Elle a tourné récemment dans Tout le monde ment de Philippe Lefebvre et dans la série Ghosts réalisée par Arthur Sanigou.



Olivier Martinaud

Olivier Martinaud est comédien et metteur en scène. Il s'est formé au Conservatoire national supérieur d'art dramatique dans la classe d'Éric Ruf et de Joël Jouanneau.

Il met en scène Le Nom de Jon Fosse (2002). Il dirige la comédie musicale d'Olivier Libaux Imbécile (2007). Avec sa compagnie, il met en scène Erich von Stroheim de Christophe Pellet (2010), Mes prix littéraires de Thomas Bernhard qu'il interprète avec Claude Aufaure (2012), Les Inquiets et les brutes de Nis-Momme Stockmann avec Laurent Sauvage et Daniel Delabesse (2015). Il met en voix des textes d'Alban Lefranc, Stéphanie Chaillou et Aïat Favez.

Au cinéma, il tient le rôle masculin principal dans Notre histoire (Jean, Stacy et les autres) de Vincent Dietschy et tourne sous la direction de Roberto Andò, Tsai Ming-Liang, Vincent Dieutre, Thomas Blanchard et Charlotte Pouyaud.

À la radio, il enregistre de nombreux textes pour France Culture. Il enregistre aussi des voix pour Arte, France TV et le Centre Pompidou. Il présente des lectures à la Maison de la Poésie et dans de nombreux festivals, musées et centres d'art. Avec Joana Preiss, il a notamment lu les Dialogues entre Marguerite Duras et Jean-Luc Godard à la Cinémathèque française. À la Villa Médicis et à la Fondation Jan Michalski, il a récemment interprété La Maison de Julien Gracq dont il prépare une création avec le musicien Nicolas Repac.

Au château de Versailles : Le Grand Dauphin (1661-1711), Fils de roi, père de roi et jamais roi

Le château de Versailles présente une exposition consacrée au Grand Dauphin, Louis de France, fils aîné de Louis XIV. À travers près de 250 œuvres issues de collections françaises et internationales, ce parcours retrace la vie de ce prince méconnu. Héritier du trône, il fut au cœur des ambitions dynastiques des Bourbons sans jamais régner, mais dont l'éducation, les résidences et le goût pour les arts témoignent du destin qui lui était promis.



*Anne d'Autriche, Marie-Thérèse d'Autriche et le Grand Dauphin (1665),
Charles et Henri Beaubrun (parfois attribué à Simon Renard de Saint-André)*

« Fils de roi, père de roi, et jamais roi » : c'est par cette formule célèbre que Saint-Simon résume la destinée de Louis de France (1661-1711), appelé Monseigneur puis le Grand Dauphin. Fils aîné de Louis XIV et de Marie-Thérèse d'Autriche, il devient dès sa naissance l'héritier du trône et porte le titre prestigieux de Dauphin, symbole de continuité dynastique. Enfant unique légitime du Roi-Soleil, il bénéficie d'une éducation particulièrement soignée, mêlant savoirs classiques, exercices physiques et formation politique, modèle pour les princes à venir. Entouré de précepteurs et de courtisans, il grandit dans l'ombre éclatante de son père, préparé sans relâche à régner, mais sans jamais pouvoir s'imposer face à l'autorité absolue du monarque.

À dix-neuf ans, il épouse Marie-Anne de Bavière, dont il aura trois fils. Le second, Philippe, deviendra roi d'Espagne sous le nom de Philippe V, fondant une lignée qui règne encore aujourd'hui : Monseigneur est donc bien « père de roi ». Passionné d'art comme son père, il réunit à Versailles et surtout à Meudon une riche collection de tableaux, meubles précieux, bronzes et porcelaines, témoignant de son goût raffiné. Malgré son rang et ses qualités, le Grand Dauphin meurt quatre ans avant Louis XIV, sans avoir connu la couronne. Sa disparition prématurée le condamne à l'oubli, figure effacée entre un père tout-puissant et une descendance illustre.

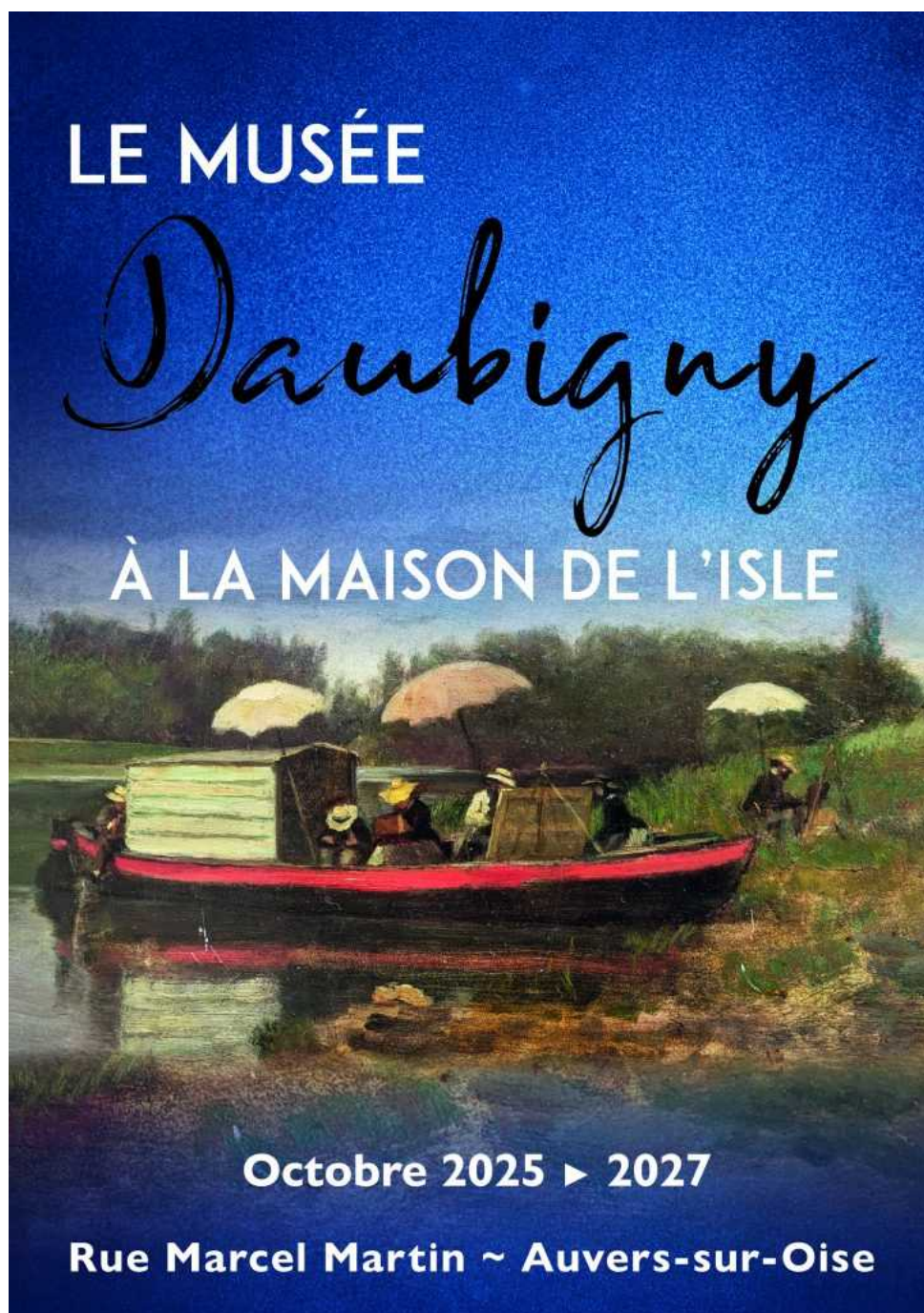
En 1711, à 49 ans, Monseigneur, le Grand Dauphin, contracte la variole, maladie alors très courante. Alité à Meudon, il reçoit la visite de son père, Louis XIV, et de nombreux Parisiens venus s'enquérir de sa santé. Après une brève amélioration, son état s'aggrave brutalement : sa tête enfle, il est pris de convulsions et meurt le 14 avril. La douleur du roi est immense, mais le malheur ne fait que commencer pour la dynastie.

En effet, dans les années qui suivent, presque toute la descendance du Grand Dauphin disparaît. En 1712, le duc et la duchesse de Bourgogne, son fils et sa belle-fille, meurent à leur tour, suivis peu après de leur enfant aîné, le duc de Bretagne. Seul le plus jeune fils, Louis, duc d'Anjou, survit. En 1715, à seulement cinq ans, il devient Louis XV, succédant à son arrière-grand-père Louis XIV sur le trône de France.

Monseigneur, lui, sombre dans l'oubli. Aucun monument funéraire ne lui est consacré à Saint-Denis, la nécropole royale. Le duc de Saint-Simon le dépeint dans ses Mémoires comme un homme apathique et sans éclat, image qui ternira durablement sa mémoire. Pourtant, élevé dans le cadre rigide de la monarchie absolue, il incarne parfaitement les valeurs et les fastes de son époque, notamment par son goût pour la chasse et les collections. Destiné à régner, il ne fut qu'un héritier dont la préparation minutieuse ne put jamais aboutir.

Le musée Daubigny ferme ses portes pour deux ans afin de mener d'importants travaux d'agrandissement

Le musée Daubigny, installé dans le manoir historique des Colombières au cœur d'Auvers-sur-Oise, incarne la mémoire artistique d'un village mythique de la grande campagne parisienne d'autrefois. Né au milieu des années 1980 et devenu musée municipal en 2012, il prend place face à l'auberge Ravoux, où Vincent van Gogh vécut ses derniers jours en 1890. L'histoire du lieu remonte au XVII^e siècle : bâti en 1626 pour l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis, le manoir passa entre les mains de nobles et de magistrats avant d'être acquis par la commune en 1930. Le bâtiment, remarquable par son escalier à double noyau typique de l'architecture du Marais, a su conserver son allure de demeure seigneuriale, entourée autrefois de vergers, de vignes et de terres descendant jusqu'à l'Oise.



C'est au XIX^e siècle qu'Auvers-sur-Oise entra dans la légende artistique. Le village attira des peintres paysagistes comme Charles-François Daubigny, dont la maison-atelier fut un foyer du réalisme poétique et un précurseur de l'impressionnisme. Il y accueillit des amis artistes tels que Corot, Daumier et Cézanne. Plus tard, Vincent van Gogh y réalisa en soixante-dix jours plus de quatre-vingt toiles, immortalisant les champs, les toits et les collines d'Auvers.

Frédéric Boirie : « Lauréat du Palmarès »

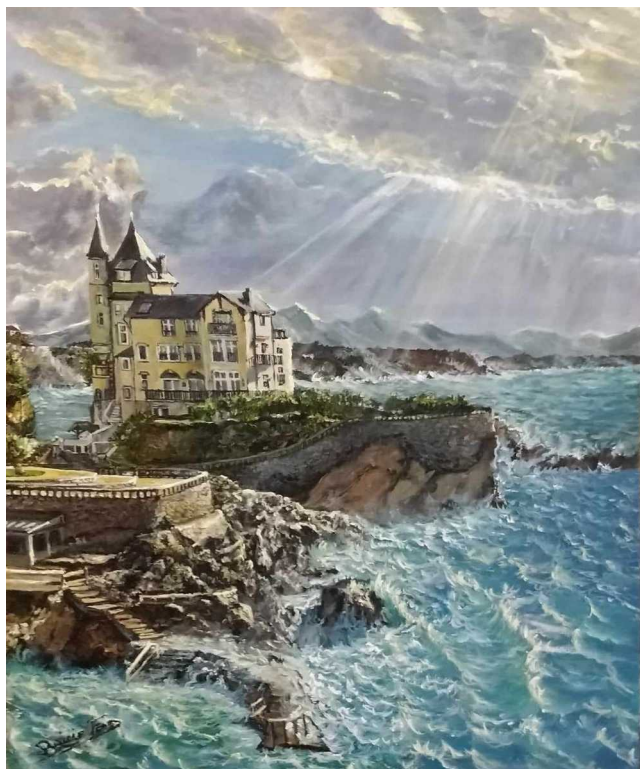
Une rencontre décisive avec Richard Gauduchon

Fred Boirie est un peintre français contemporain qui s'est lancé dans un parcours artistique remarquable en 2019, plus tard dans sa vie, déclenché par une rencontre fatidique avec son ami et mentor, Richard Gauduchon. Sous la direction experte de Gauduchon, Fred a trouvé un but et une direction renouvelés dans sa passion pour la peinture, une activité qui a toujours occupé une place particulière dans son cœur. L'engagement de Fred Boirie envers son métier est inébranlable, puisqu'il continue d'écouter avec diligence les précieux conseils que lui prodigue Richard Gauduchon. La peinture et le monde vibrant des couleurs ont été des sources durables de fascination et d'inspiration tout au long de sa vie.

Son objectif artistique est de capturer l'essence de l'environnement de sa région, en créant habilement des personnages qui prennent vie grâce à l'interaction de la lumière et de l'ombre. Dans son art, Fred cherche à transmettre la profondeur de ses émotions, en s'appuyant sur des souvenirs d'enfance précieux qui constituent une source abondante de créativité et de perspicacité. Le parcours artistique de Fred Boirie n'est pas passé inaperçu puisqu'il a été ponctué d'une série de succès et de distinctions.



Le peintre figuratif Frédéric Boirie, a participé au concours artistique international des Grands Trophées Côte-d'Azur Riviera, organisé en distanciel par les Editions des musées et de la culture EDMC-Europe durant l'été 2021.



F. Boirie, *Embellie sur la villa Belza*

A l'issue de cette confrontation stylistique de haut niveau, le Comité du Jury, après délibération, a admis le peintre figuratif Frédéric Boirie, au Palmarès 2021 et a attribué à l'artiste le Grand Trophée Côte-d'Azur Riviera 2021.

Le peintre figuratif Frédéric Boirie, en fidélité à la nature, au paysage, au motif, nous offre la vision d'une peinture sereine, de scènes apaisantes, qui réconcilient le spectateur avec la beauté et la quiétude de la nature, de la vie loin des villes. Une peinture que l'on aimerait voir accrochée au mur d'une maison en ville, pour y inspirer la paix des campagnes, des montagnes. Lorsqu'il peint sa "Transhumance en Cévennes", il restitue cette image immuable de tranquillité pastorale.



F. Boirie, *Ballade rue du Perchet à Gond Pontouvre*

On comprend que l'artiste veut aussi se rapprocher de l'intemporel. Discrètement, le peintre fait émaner de ses œuvres une spiritualité émouvante, qui provient de cette communion avec la Nature qu'il sait dépeindre avec justesse. Les tableaux de Frédéric Boirie sont des œuvres issues d'un talent sûr, qui défendent notre patrimoine rural et doivent être reconnues en tant que telles.



Fred Boirie Prix et récompenses

2024 Lauréat Du Palmarès Trophée International De La Création Dans Les Beaux-Arts (Paris)
 2024 Médaille D'or 11Ème Salon International De Peinture YVRE LE POLIN, SARTHE, France
 2023 2Ème Prix Du Jury Dans La Catégorie Huile Et Acrylique De L'académie Internationale D'art Contemporain - Artlookone Paris
 2023 2Ème Prix Du Jury Dans La Catégorie Huile Et Acrylique De L'académie Internationale D'art Contemporain - Artlookone Paris
 2022 Prix Peinture" Arts Sciences Et Lettres Galerie Thuillier Novembre 2022, Paris
 2022 Médaille De Vermeil Arts Sciences Et Lettre Septembre 2022 Paris
 2021 Trophée D'excellence Dans Les Beaux Arts
 2021 Avec Félicitations Du Jury Paris
 2021 Prix D'excellence De Peinture De Paysages Au Salon International De La Rochelle 2021 La Rochelle, Charente Maritime, France
 2021 Médaille D'or Europe 2021 Création Artistique : Grand Trophée Côte D'azur Riviera, France
 2020 Award D'or Du Concours National Numérique Des Arts Visuels 2020 Paris

← F. Boirie, *Danse des renoncules au Château de Bourdeilles*

↓ F. Boirie, *La Pie de Gond Pontouvre*



Claude Adelen, un monument de la poésie française

Découvert par Elsa Triolet, consacré par le Prix Louis Aragon

Poète et critique, Claude Adelen, né en 1944 à Paris, traverse plus d'un demi-siècle de vie littéraire française avec une fidélité rare à la poésie. Découvert par Elsa Triolet (épouse du poète Louis Aragon) en 1969 dans « Les Lettres françaises », il a publié depuis une douzaine de recueils, parmi lesquels *Bouche à la terre* (1975), *Légendaire* (1977) et *L'homme qui marche* (Flammarion, 2015), finaliste du prix Kowalski.

Membre du comité de rédaction d'Action Poétique dès 1971, il a contribué par ses chroniques à La Quinzaine littéraire, La NRF et Europe, tout en publiant des essais rassemblés notamment dans *L'émotion concrète*. Enseignant de lettres en région parisienne avant de s'établir à Montpellier, il a succédé à Jean Joubert à la présidence de la Maison de la Poésie de Montpellier (2016-2018), après lui avoir rendu hommage lors d'une lecture en novembre 2015. Figure discrète mais essentielle, Adelen poursuit depuis le sud une œuvre où pensée et émotion demeurent indissociables. Le travail de Claude Adelen n'est pas purement théorique ou académique, mais vise à réveiller une conscience.



ŒUVRES

Ordre du jour (1968, Pierre Jean Oswald) est le premier recueil de Claude Adelen. Cet ouvrage pose les bases d'une écriture lucide et tendue, où la parole poétique s'affronte à la réalité quotidienne et politique. Entre lyrisme et contestation, le poète y cherche un ton juste, engagé, sans complaisance, qui annonce déjà la vigueur critique de toute son œuvre.

Bouche à la terre (1975, Action poétique). Recueil fondateur, *Bouche à la terre* explore la relation de l'homme à la matière, à la terre et à la parole. Le poète s'y incline vers le monde, cherchant dans la chute, la boue et la poussière la vérité du vivant. L'écriture, âpre et resserrée, y devient un geste de résistance et d'ancrage.

Légendaire (1977, Les Éditions réunies). Avec *Légendaire*, Adelen approfondit la tension entre mémoire collective et expérience intime. Le livre tisse un chant fragmenté où l'histoire, le mythe et le réel se confondent, réinventant une légende moderne fondée sur la perte et le recommencement.

Marches forcées (1985, URSA). Dans ce livre, la poésie devient une traversée contrainte du monde et du langage. Le poète y dit la fatigue et la persévérance, le mouvement imposé par le temps, la marche comme figure de l'existence — à la fois épreuve et nécessité.

Intempéries (1989, Ipomée). Ce recueil étend la portée de la parole d'Adelen : le climat, la pluie, les vents y deviennent des forces symboliques. *Intempéries* médite sur la fragilité du corps et des mots face aux violences du monde, cherchant une voix tenace dans la tourmente.

Le Nom propre de l'amour (1995, Le Cri). Texte plus intérieur. Il interroge les liens entre identité, amour et langage. Adelen y travaille la voix amoureuse comme lieu de déchirement et d'énigme : dire l'amour, c'est déjà en perdre le nom.

ŒUVRES

Aller où rien ne parle. Un choix, 1996-2000 (2001, Farrago) Cette sélection de poèmes offre un condensé de la période la plus épurée de l'auteur. *Aller où rien ne parle* explore le silence, la disparition du sens, et le chemin du poème comme marche vers l'inconnu — une manière de se tenir au bord de la parole.

Soleil en mémoire (2002, Dumerchez). Couronné du prix Apollinaire, il interroge le souvenir et la lumière. Entre mélancolie et renaissance, le poète tente de sauver par l'écriture ce qui s'efface, transformant la mémoire en source ardente et fragile.

D'où pas même la voix (2005, Dumerchez). Prix Louise-Labé. Dans cet ouvrage, Claude Adelen poursuit la réflexion sur la disparition. Adelen y explore les zones où la parole échoue, les marges du langage et du silence, tout en conservant une intensité émotionnelle rare.

Légendaire. 1969-2005 (2009, Flammarion). Cette anthologie, prix Théophile-Gautier, rassemble plus de trente ans de poésie. *Légendaire. 1969-2005* trace la cohérence d'un parcours où la parole s'éprouve comme lieu de résistance, d'amour et de lucidité, entre matière du monde et souffle intérieur.

Obligé d'être ici (2012, Obsidiane). Dans *Obligé d'être ici*, Adelen médite sur la présence et l'appartenance. Être au monde devient un devoir, parfois une contrainte, mais aussi une chance d'éprouver la densité du réel. Le poète s'ancore dans le présent, tout en le questionnant sans relâche.

L'homme qui marche (2015, Flammarion). Dernier grand recueil à ce jour, l'ouvrage prolonge la métaphore de la marche comme condition de l'homme et du poète. Le mouvement devient éthique : avancer malgré tout, dans la douleur, la lucidité et la fidélité à la parole poétique.

EXTRAITS CHOISIS

EXTRAIT 1

... corps ventilé, un monument,
à la gloire de sa courte durée il
commémore l'été l'heure sans événement,
dressé préfigure une autre construction,
un silo de vocables ! et laisse – effroi,
jouissance -, à travers lui s'écouler le monde
en ruisseaux cueilleurs d'éclairs
et jours qui dansent sur les sources
entre les feuilles. L'allant des choses entrant
aux chambres d'échos pleines de coups
sourds frappés dans l'épaisseur rouge ...
(Obligé d'être ici , EXTERIEUR JOUR)

EXTRAIT 2

... sous la paroi de peau, rien encore
de langage, le physique seul. Profil
de guetteur adossé : les pieds vont à la terre
et de là dans les arbres, oisive, la tête
aux oiseaux un peu partout dans l'espace
au soleil en allée voix du réel (voies) divisées,
harpes, gongs des lointains
ces abois ces coqs, ces cris d'alouette
à l'aplomb des toits du cimetière, caveaux
des maîtres des champs, tirelire
des morts. Soufflerie salubre ...
(Obligé d'être ici , EXTERIEUR JOUR)

EXTRAIT 3

... s'il fallait ! sans fraîcheur aux pieds, sans rien
d'héroïque, ou qui chanterait, son ombre
sans rumeur de souffle, sans souvenir
de feuillage, d'oiseaux ou rivière
qui déploierait ses branches. Sans les signes
d'adieu que firent les bras. La table rase,
un trait d'encre rageur une rature
sans réplique. On fut parfois cette ombre planante
à l'aventure sur les hectares, un cerveau
de nuages, sur l'écriture qui passèrent
et, fugaces, s'en sont éloignés, se sont défaits ...
(Obligé d'être ici , EXTERIEUR JOUR)



Elsa Triolet, compagne de Louis
Aragon de 1928 à sa mort

EXTRAIT 4

... ventilation des heures, mémoire
en veille. Formes qui se défont et traversent
tes feuilles ou faces noircies. Porte entre
ouverte de corps. Effluves de sourires
et nuages sans fin qui s'inventent,
nouveaux visages. Te défaire
de toi ? Courir après ce qui s'enfuit. Il y a
ce qui ne te lâchera plus, ta défroque,
ton « grand œuvre », ta dépouille lyrique,
époque de poésie qui t'oblige
à toujours être là. Tu auras beau faire ...
(Obligé d'être ici , EXTERIEUR JOUR)

Erick Millet : la mer comme horizon intérieur

Une passion maritime magnifiquement exprimée sur la toile

Erick Millet, d'origine bretonne et normande, vit aujourd'hui dans le Midi. Sans formation artistique, il s'est forgé seul un univers pictural tourné vers la mer. Bien qu'il ne soit pas marin et qu'il connaisse peu l'océan, il en explore inlassablement les reflets, les mouvements et la force. Peindre une mer déchaînée, un bateau en tempête ou un pont de voilier baigné de lumière est pour lui à la fois un défi et une évasion. Ses toiles invitent à une véritable balade en mer, entre émotion et liberté.

Erick Millet a obtenu le Prix de la Légion d'Honneur à Draguignan. L'Académie des Sciences, Arts et Lettres de Paris lui a attribué la Médaille de vermeil en 2004, puis la Médaille d'or en 2022. À l'étranger, il a obtenu deux plaquettes d'or au Salon international de Girona (Espagne), ainsi que deux grandes médailles d'or et quatre médailles d'or dans la catégorie Peinture au Salon MCA International de Cannes. Erick Millet a remporté une quarantaine de médailles d'or, plaquettes d'or, coupes et premiers prix lors de salons internationaux à Cannes, Girona (Espagne), Port-Carmargue, Castillon-du-Gard, Uzès, Ramatuelle, Draguignan, Paris, Rome (Italie), Pierrelatte, Cassis, et bien d'autres. Il a été l'invité d'honneur de nombreux salons.



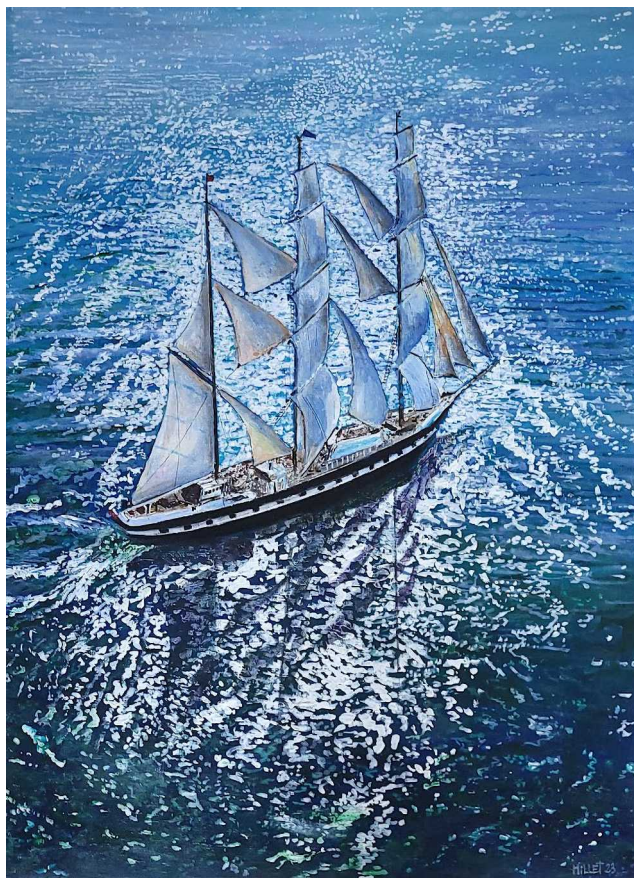
Ses œuvres ont fait l'objet de plusieurs articles dans la presse spécialisée, notamment dans « C de l'Art » et « Côté Arts ». Il est membre de l'Académie des Arts, Sciences et Lettres de Paris, ainsi que du Club des XXI, qui regroupe vingt-un peintres nîmois.

Sites : erickmillet-artistepeintre.com – artmajeur.com/erick-millet

Facebook : Erick Millet Peintre – Groupe Erick Millet Peintre – Instagram : Erick Millet Peintre



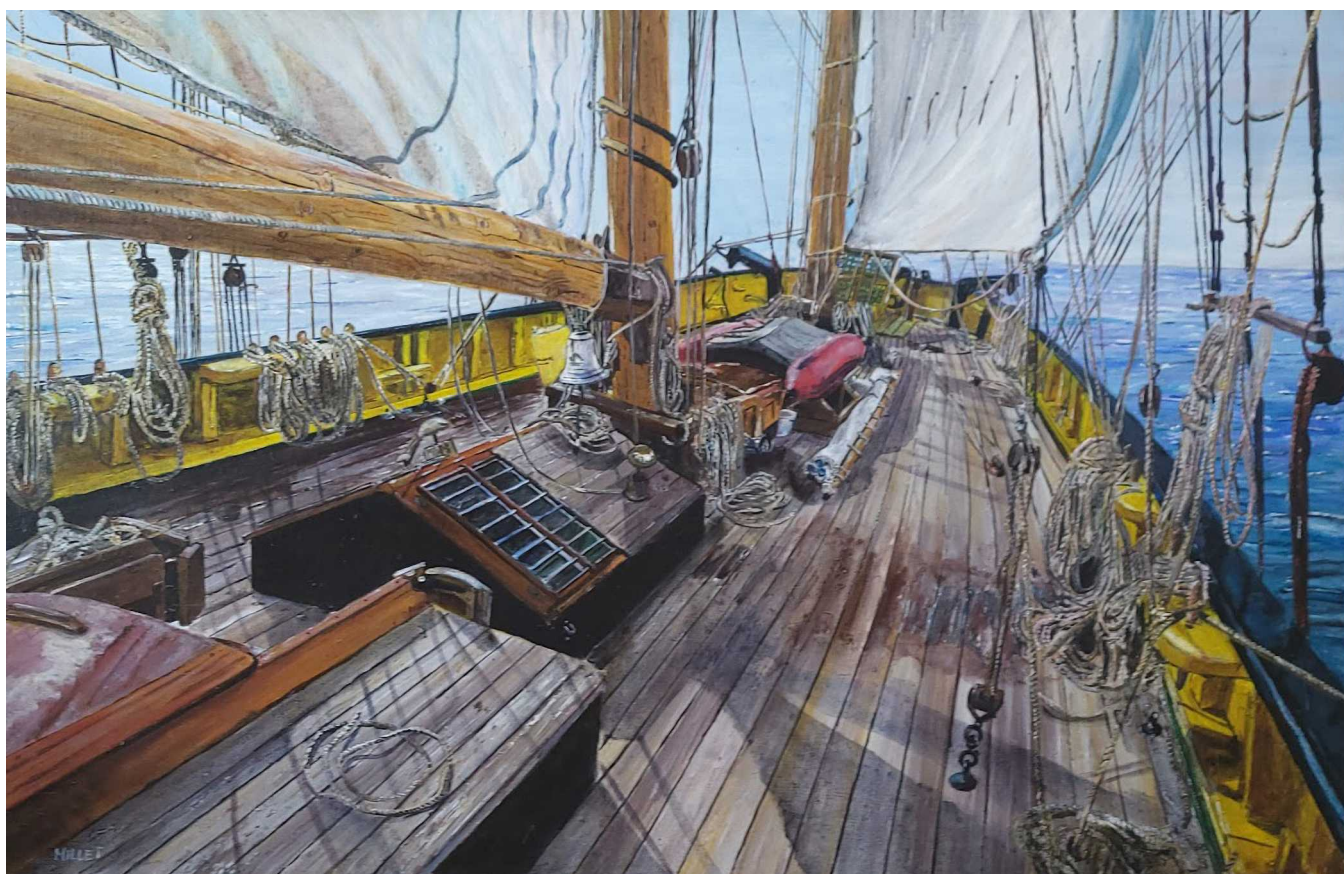
E. Millet, *Le Phare du Four en Pleine Tempête* 65 X 46 cm (2020)



E. Millet, *Vue Aérienne du BELEM* 81 X 60 cm (2023)
(inspirée d'une photo de B.Decoin)



Erick Millet, *QUAND LE SOLEIL ROYAL (Louis XIV) CROISE LE LANCE MISSILE LE DUQUESNE* pour les 400 ans de la Marine Nationale 100 X 73 cm 2025



Erick Millet, *LE PONT DE LA RECOUVRANCE* - Acrylique 100 X 73 cm

Sarah Brunet Dragon : Une année terrestre

Le roman-poème venu du Québec,

Sarah Brunet Dragon, née à Saint-Hyacinthe en 1988, est poète, romancière et essayiste. *Une année terrestre* est son premier livre publié en France. Mêlant le prosaïque à la grâce de cette expérience transformatrice, elle explore tous les replis de ce quotidien modifié, en révèle chaque éclat, nous entraîne avec sensibilité et réalisme dans la plus ancienne histoire du monde. *Une année terrestre* est le quatrième ouvrage de Sarah Brunet Dragon, après *À propos du ciel tu dis* (éd. du Noroît, 2017), *Cartographie des vivants* (éd. du Noroît, 2018) et *Faule* (éd. Leméac, 2020).

Par Toufik ABOU HAYDAR :

Les poèmes de Sarah Brunet Dragon se tiennent au bord du murmure, dans une musique discrète mais persistante. Ce dépouillement rend la parole « authentique, immédiate, habitée », qui surgit directement du corps ou de la terre. Une voix claire, celle de la poétesse venue du froid, rayonne désormais au sein de la poésie contemporaine. Sa présence est lumineuse. Lire Sarah Brunet Dragon, c'est se laisser conduire vers un état d'attention nue. Sentir le monde et le corps respirer ensemble. Sa plume possède la rare qualité de « faire sentir sans expliquer », de « toucher sans appuyer ». Elle écrit comme on traverse un paysage. Lentement. Et en laissant venir la lumière. Sa poésie n'impose rien : elle « invite à habiter pleinement le vivant », et c'est là, sans doute, sa plus grande force.



S. Brunet Dragon © Julien Lavoie

La poésie élémentaire de Sarah Brunet Dragon — elle écrit à hauteur de souffle — est une authentique bouffée d'air. Venue du Québec, la poétesse trace paisiblement sa voie sur la scène littéraire francophone. Ses textes, sincères et apaisants, tâtonnent, s'élancent avec légèreté dans les territoires du corps, de la nature, de la naissance. On y rencontre une intensité calme, une force chuchotée, une langue précise, respirée. Dans son recueil, Brunet Dragon fait naître un élan organique clair et continu, celui d'un dialogue continu entre l'intime et le monde, entre le minéral et le vivant. Elle y répand aussi une respiration intérieure reconfortante, une cadence calme et parfaitement équilibrée. Les pulsations poétiques qu'elle déploie sont douces, l'onde est vivante, et l'ensemble se laisse bercer, gaiement, par une énergie tranquille.

Une écriture du sensible. Chez Brunet Dragon, c'est la « qualité de son regard » qui triomphe. Son œuvre émane d'un lieu d'attention absolue, où le mouvement du moment vécu devient un geste gratifiant et un acte de promesse. Les images s'accordent, à un instant donné, au rythme de la nature hivernale : elles apaisent les ardeurs, invitent à rêver la douceur d'un chant de braise. Tout y est : les arbres, la glace, l'eau, la terre. On s'y fond lentement, loin de toute grandiloquence, porté par une écriture qui épouse les nuances du réel. Pousser le souffle et ses silences au-delà du possible ? Peu y parviennent.

Sarah Brunet Dragon s'inscrit dans une lignée de poètes du sensible — on pourrait évoquer Hélène Dorion, Mireille Gagné ou Marie Uguay. Toutefois, elle affirme une tonalité propre à elle, un art de la douceur et de la lucidité.

La rupture entre le quotidien et le sacré, entre la chair et l'esprit, est mise de côté au profit d'une « continuité secrète ». « *Les pensées / glissent en moi. / Respirer bien-tôt / m'occupe tout entière.* » Ce n'est qu'un exemple. Ce vers résume à lui seul l'esthétique de la poétesse. Une fusion entre le corps et le paysage. Une parole poreuse où l'humanité et la nature cessent d'être séparées. Le monde n'est pas observé de l'extérieur. Il est plutôt vécu.

Mais avant tout, il y a le corps maternel, pensé comme un lieu du mythe et du lien. Dans le cycle de poèmes consacrés à la naissance (le terrier, traversée, comme des petites bulles), Sarah Brunet Dragon aborde la maternité. Elle y va avec une rare justesse. Loin des clichés ou du sentimentalisme, elle en fait une « expérience cosmique et collective ». L'accouchement y est perçu comme un rituel, un passage, un retour à la « plus vieille histoire du monde ». Cette manière d'englober le geste individuel dans une mémoire universelle confère à sa poésie une « dimension mythique » sans jamais quitter la matière concrète du vécu. La maison de naissance est traversée par des odeurs, des gestes, des présences. Les femmes y évoluent ensemble, des créatures de la même respiration. Brunet Dragon parvient à faire de la maternité une métaphore du « vivant partagé », du « cycle qui relie » plutôt que du repli sur soi. La parole est significative. Les vers sont courts, les phrases suspendues, la ponctuation souvent absente. Tout faire pour ainsi se caler sur le rythme de la marche. Cette simplicité n'est pas pauvreté mais « élégance de la retenue ». Elle permet à la langue de respirer, d'accueillir les silences de la joie. →

Une année terrestre
Sarah Brunet Dragon
Éditions Les Avrils
En librairie le 8 octobre 2025

<https://www.lesavrils.fr>

POÈMES CHOISIS

FACTEURS DE RISQUE

f
En dépit des précautions
je me cogne partout.
Les difficultés
comme les joies prennent
des proportions
abyssales
et sur ma peau les bleus
tracent une carte du ciel
que je m'épuise
à décoder.

Page 15

UN RÊVE

Si nous avons vécu
au temps des sorcières
vous m'auriez
brûlée vive !
Ensuite je claque
la porte de ma chambre
et le portrait d'un vieil homme
dans un cadre fixé au mur
s'anime et commence
à me parler.

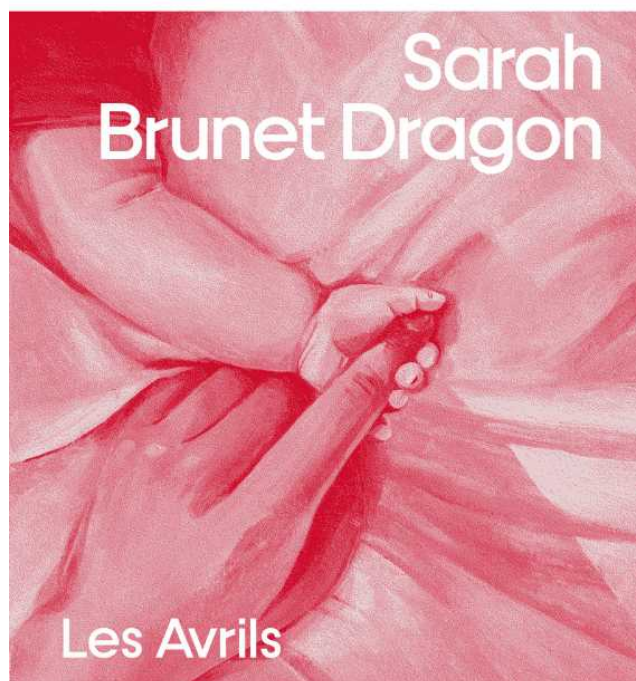
Page 40

JE NAGE ENCORE

Ma fille à l'étroit
roulée en boule
comme un hérisson
dort paisiblement.
Pas d'autres contractions
à signaler
mais une raideur
douloureuse
du côté droit de ma nuque
dont je ne m'explique pas
la provenance.
Tu dis que je me suis trop
énervée hier
dans la piscine.
C'est bien possible.

Page 125

Une année terrestre



TROIS VŒUX

C'est assez
l'amertume l'ironie
les sarcasmes grinçants
ces refus illusoires
qui nous crispent
sur nous-mêmes.
Mes amours
pour la suite je nous souhaite
la joie souple
d'une averse
au jardin
la douceur des géants
l'indocile beauté
des bêtes et des
nouveau-nés.

Page 216

Françoise Augustine : l'émotion apaisée

Voyage dans un univers de couleurs flamboyantes

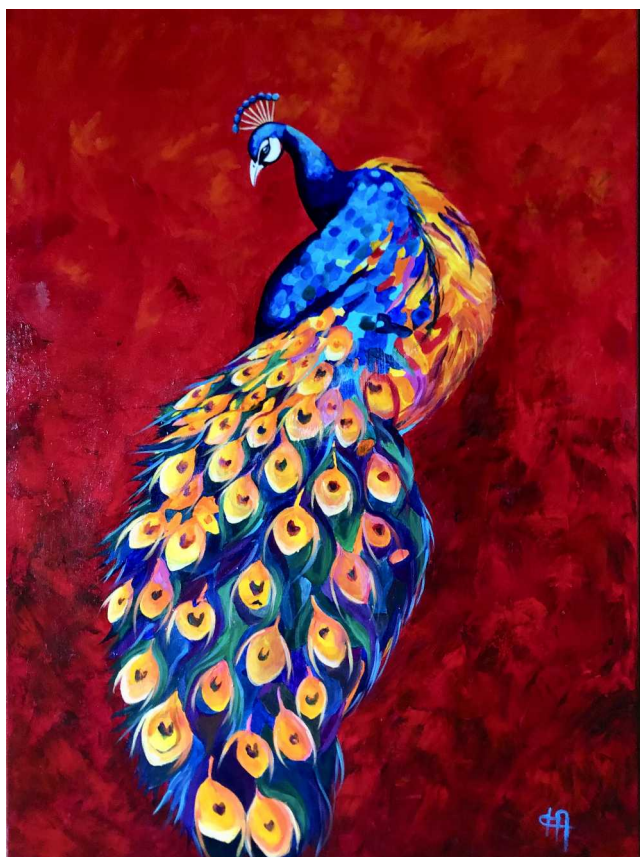
Françoise Augustine dévoile, à travers la peinture, un univers vibrant où la couleur devient un langage de résilience et d'émotion. Derrière une apparente discrétion, elle nourrit depuis toujours une profonde exigence artistique. Ses œuvres lumineuses et sensibles révèlent des portraits de femmes et d'animaux empreints de force et de tendresse. Elle conjugue réalisme maîtrisé et palette intenses, marquées par des rouges profonds et des jaunes éclatants. Sa peinture est un acte de mémoire, une manière de dénoncer la souffrance animale ou d'honorer les oubliés de l'histoire.

Chaque regard peint semble traverser la toile pour raconter un destin. Son style affirmé mêle justesse du trait et puissance narrative. Françoise Augustine compose ainsi un monde où la beauté apaise, même dans l'ombre.

Françoise Augustine a été récompensée à de nombreuses reprises. En février 2025, elle a obtenu le Prix du Jury Galerie Thuillier – Prix de la Majestic Gallery. En janvier 2023, elle a reçu le Prix du Jury lors de la XXIV^e Exposition à la Galerie ESART de Barcelone, et en septembre 2022, la Médaille d'Étain de la Société Arts, Sciences et Lettres de Paris, distinction remise à l'Hôtel Intercontinental Paris Le Grand. La même année, elle s'est vue décerner un certificat de cotation pour son tableau Elsa Art et Design ainsi qu'un 2^e prix du Jury lors de l'exposition Art Show Paris XIV. En avril 2022, elle a reçu le Prix de Carrière Artistique du Collectif International de l'Art en Italie, et en juin 2021, le Prix de participation à l'exposition Reflets de l'eau organisée à Saint-Pétersbourg et au musée d'Izborsk, en Russie. Lauréate à deux reprises du Prix d'encouragement du Luxembourg Art Prize (en 2020 et 2021), elle a également été référencée en octobre 2020 dans l'Annuaire des Artistes Peintres Internationaux de Montmartre, confirmant ainsi sa reconnaissance croissante sur la scène artistique internationale.



Suivez son actualité sur le site internet : francoise-augustine.mycrasite.com



F. Augustine, *Surya* 81 X 60 cm

Parmi les expositions à venir, Françoise Augustine présentera ses œuvres du 18 octobre au 7 novembre 2025 lors du 5^e Salon International de La Rochelle à Prague, puis du 23 au 30 novembre 2025 à l'occasion de Rendez-vous à Tokyo 2025. En décembre, ses créations seront visibles à la Grande Expo Internationale MGM à Montsûrs du 5 décembre 2025 au 18 janvier 2026, à la Galerie Thuillier à Paris pour l'exposition ASL du 12 au 18 décembre 2025, ainsi qu'au 71^e Salon de Charenton, qui se tiendra du 11 décembre 2025 au 24 janvier 2026.



F. Augustine, *Jardin d'Eau* 60 X 81 cm

Depuis février 2025, Françoise Augustine est membre de la Maison des Artistes. Depuis janvier 2023, elle occupe également le poste de déléguée Arts, Sciences, Lettres à Paris, où elle contribue au développement et au rayonnement de l'institution.



Françoise Augustine, *Tsering* 81 X 60 cm



Françoise Augustine, *Rouge Baisers* 81 x 60 cm



Françoise Augustine, *Jardin d'Hiver*

Lydia Padellec : *Celui que l'on nommait*

L'art de transformer l'émotion en lumière cristalline

Lydia Padellec est née à Paris le 8 juillet 1976. Après des études de lettres modernes, elle a choisi de *vivre en poésie*. Publiée dans plusieurs revues depuis 1999 (Incertain regard, Poésie/première, N4728, Mange Monde, Gong, Arpa...) elle anime des ateliers d'écriture et d'art plastiques dans les écoles, les médiathèques, les maisons de quartier. Elle participe à des lectures publiques avec les Poètes d'ici de 2006 à 2009.

En 2001, elle découvre le haïku à travers l'œuvre des grands maîtres japonais. Publiée dans de nombreuses anthologies en France et à l'étranger, elle a pratiqué chaque mois le kukaï de Paris (2007-2013) et lance en 2014 son propre kukaï à Port-Louis en Bretagne.

*Le désir s'étiole, l'amour a fini par s'en aller,
le corps se délite.*

*Ne reste que l'ombre et le silence
d'une chambre remplie de solitudes.
Une chambre qui s'ouvre sur une forêt
intérieure.*

*Démêler les branches et les pensées.
Se retrouver.*

*« Renouer avec l'arbre
et son désir. »*



Site internet de la poète :
<https://surlatraceduvent.blogspot.com/>

De janvier à juin 2019, dans le cadre du programme de résidences d'écrivains en Île-de-France, elle est en résidence au Pôle culturel-Médiathèque de Rambouillet : son premier album jeunesse *Haïjin*, avec les illustrations de Corinne Demuynck, paraît en septembre 2022 aux éditions du Jasmin.

En 2023, elle est lauréate du Prix Paul Quéré 2023-2024 : *Le dernier Refuge* est publié en mars 2024 aux Éditions Sauvages, collection Écritères.

Plasticienne, elle aime associer l'écriture aux arts plastiques (collages poétiques), et en particulier le haïku et l'art postal. Elle se passionne également pour la photographie, le haïga (dessin/haïku), le haïsha (photo/haïku) l'origami, les livres pauvres et les livres d'artistes.

Elle a créé en mars 2010 une maison d'éditions de livres d'artistes : *Les éditions de la Lune bleue*. (<https://editionslalunebleue.fr/>). Après un arrêt de quatre ans, en 2022, elle décide avec les Trouées poétiques de créer une nouvelle collection "DUO L", des livres en tête-bêche qui mettent à l'honneur deux poètes, un homme et une femme. De juin 2011 à novembre 2013,

la Lune bleue s'est associée à Plébiscite pour un projet de spectacle musical et poétique « Voyage au bout des doigts » avec le groupe phar:away : 9 poètes et 5 artistes y ont participé. En mars 2015, pour fêter les cinq ans de sa maison d'éditions, elle crée le Festival Trouées poétiques, premier festival consacré à la poésie dans le Morbihan, qui prend fin en 2020, en partie à cause de la pandémie. L'association éponyme continue à proposer des rencontres poétiques.

L'entrée de Lydia Padellec dans la collection Connivences, aux éditions de La Margeride, permet de présenter une sensibilité féminine tournée vers des thématiques relevant de l'intime.

« Un dialogue des intériorités et des créations », selon Marc-Henri Arfeux, qui entre en résonance avec les images, peintures ou dessins de l'artiste Robert Lobet.

En 2025, cette collection évolue tout en gardant le sens que nous avons voulu lui donner depuis le début. Désormais se seront des "livres à glisser dans la poche" que nous vous proposons. Les textes seront accompagnés de reproductions et un tirage réduit sera enrichi d'un original.

Celui que l'on nommait
Lydia Padellec
Éditions de la Margeride

<https://www.editions-la-margeride-lobet.com>
Instagram : #robertlobet

Le livre : fiche technique :
Sur papier Munken 150 g
Format 16 cm x 12 cm, 28 pages
Accompagné de 6 reproductions de dessins de Robert Lobet
Dessin en couverture, parution : Juin 2025, prix de l'édition courante 15 €
Cette édition comporte 09 exemplaires de tête enrichis d'un dessin encre, brou de noix

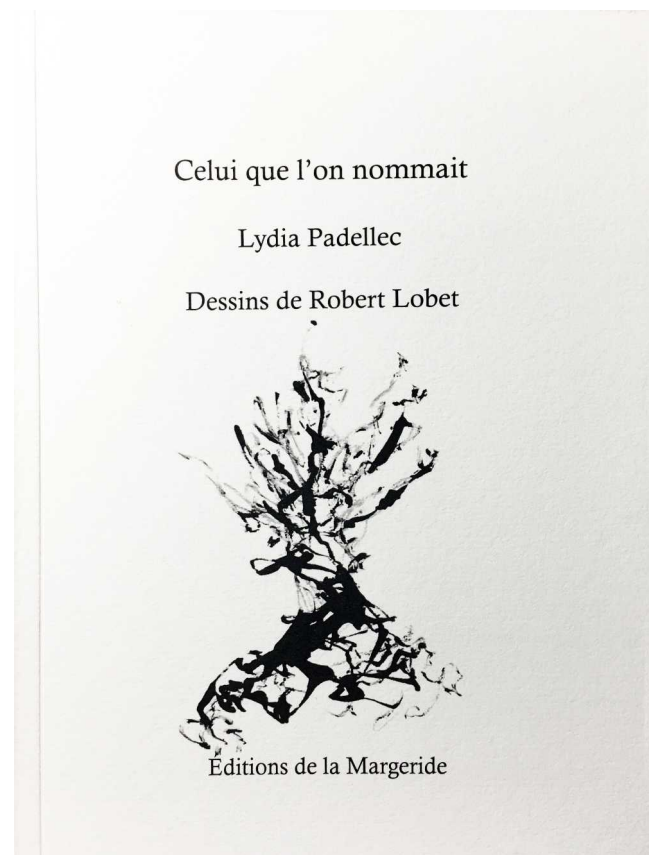
EXTRAITS
(Choisis par l'éditeur)

Présentation :
Le désir s'étirole, l'amour a fini par s'en aller,
le corps se délite.
Ne reste que l'ombre et le silence
d'une chambre remplie de solitudes.
Une chambre qui s'ouvre sur une forêt intérieure.
Démêler les branches et les pensées.
Se retrouver.

« Renouer avec l'arbre
et son désir. »



Celui que l'on nommait jadis amour
portait les chaussures d'espérance
légères comme une brise iodée,
traversait les ponts, effleurait les lèvres.
Mais la peur bientôt
prenait l'arbre en nous
les corps se couvraient de sève
le sel grignotait nos peaux
la rivière en crue sabotait l'étreinte."



Ombre parmi les ombres
une chanson
s'enlace aux odeurs
d'humus et de menthe

Somnolence de chrysalide –
Je cherche une trouée vive
en vue d'une métamorphose
mais rien ne vient :
je dors d'un sommeil
lourd d'orages
et d'échos aimantés."

L.P.

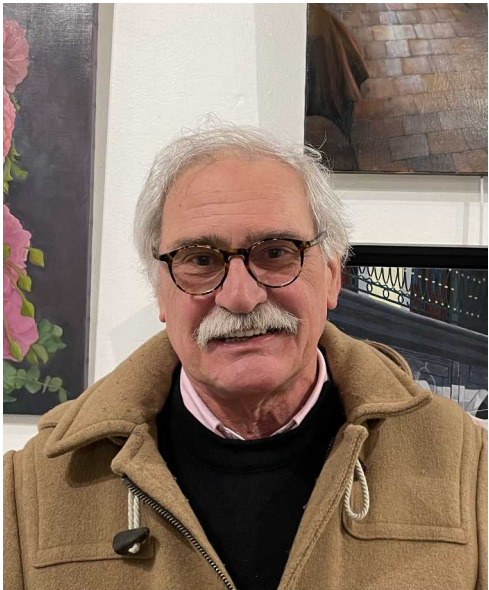
Jean-François Violette : entre mer et mémoire

De l'Académie des Arts et Sciences de la Mer

Né en 1951 à Nantes, Jean-François Violette a passé sa petite enfance à Brest. Quand on a un père officier marinier dans la Marine Nationale, une mère dessinatrice de mode, un grand-père ouvrier des Chantiers Navals de Nantes, passionné de peinture, qui vous emmène voir des expositions d'Albert Brenet, Roger Chapelet, Marin Marie, Etienne Blandin il est évident qu'un jour on aura envie de peindre des marines si on en a le talent. Son grand-père lui a également transmis des articles de presse, affiches d'artistes, etc., qu'il possède toujours ! Il aime raconter l'atmosphère du quai aux bananes à Nantes avec ses immenses navires blancs où son aïeul l'emmenait se promener dans sa jeunesse. Autant de traces dans sa mémoire, de sources d'inspirations ultérieures.

Docteur es Sciences de l'Université de Nantes, Master Spécialisé en Génie Logiciel il n'a jamais cessé de peindre parallèlement à sa carrière professionnelle. Aquarelliste jusqu'en 2005 il est venu à l'huile dans l'atelier de Jérôme Delépine et l'Atelier d'Art de Conflans Ste Honorine dans le groupe de Corinne Lamoine. Il travaille également avec quelques peintres officiels de la Marine.

<http://jeanfrancoisviolette.fr>



Jean-François Violette est élu à l'Académie des Arts et Sciences de la Mer. Son travail est visible à la galerie L'Art des Marines à Rouen où il expose avec des Peintres Officiels de la Marine. Son travail a été récompensé de nombreux prix et médailles : Médaille d'or 2024 de la Société Académique Arts, Sciences et Lettres, Diplôme France Monde Culture, mention spéciale du Président, Prix du Conseil Général de la Somme au 50ème Salon d'Automne de Péronne, Prix du public au Printemps des Arts

de Péronne (80), Prix du Jury, La Palette du Val de Marne, Le Perreux sur Marne, Prix du Public du Salon d'Hiver de Viarmes 2024, Mérite Artistique du Luxembourg Art Prize 2023, Prix du Jury du Salon des Beaux-Arts de Saint-Omer 2023, pour ne citer que les plus récents.



Jean-François Violette, *Le Crottoy* 46 x 55 cm



Jean-François Violette, *Dunes* 46 x 55 cm

Jean-François Violette est adepte de la technique multi couches réalisée au glacis flamand il aime : « peindre le visible et le réel, non pas tel qu'il apparaît à l'œil pressé et rapide mais en cherchant le grain de lumière qui va magnifier un temps le banal et le quotidien ».



Jean-François Violette, *L'île aux Moutons* 65 x 50 cm



Jean-François Violette, *Fleur de Lampaul* 81 x 54 cm

Ariane Lefauconnier : *Mes mains malgré moi*

Dans la collection Connivences, aux Éditions de la Margeride

Née en 1995 entre les Landes et le Nord. Depuis plusieurs années, elle consacre la majeure partie de son temps à l'édition et à la promotion de la poésie contemporaine, notamment au sein des Éditions Bruno Doucey. En 2024, elle y publie l'anthologie *Érotiques* – 69 poétesses de notre temps. Parallèlement, elle codirige la maison d'édition associative 10 pages au carré. Certains de ses poèmes ont paru dans des revues ou des anthologies. Elle a publié, aux éditions La Margeride, *Des hortensias à la place des poumons* en 2023 et *Mes mains malgré moi* en 2025.



Mes mains malgré moi
Ariane Lefauconnier
Éditions de la Margeride
Collection Connivences
Accompagné de 8 reproductions de dessins de Robert Lobet
Dessin en couverture
Date de parution : Juin 2025
Il a été tiré pour cette édition 07 exemplaires de tête enrichis d'une gravure

*« dans nos lits
nos corps adultes
replient leurs mains sur leurs rêves
pour les épargner »*

A.L.

Dans ses poèmes, Ariane Lefauconnier fait parler ce qui surgit du plus profond du corps. Une incantation organique et hantée. Une voix trouée, haletante, viscérale. La poétesse explore un territoire sensuel où le « moi » se confond avec la mémoire, avec une mémoire collective, charnelle, archaïque. Dès les premiers vers de son recueil, la langue de l'intime se fait saccadé, scandé par la répétition du syntagme verbal « quelque chose ». Ce procédé anaphorique enveloppe le texte d'une pulsation intérieure ; semblable à une respiration irrégulière, elle fait surgir la parole d'un combat entre deux forces contraires : le silence et le jaillissement irrépressible.

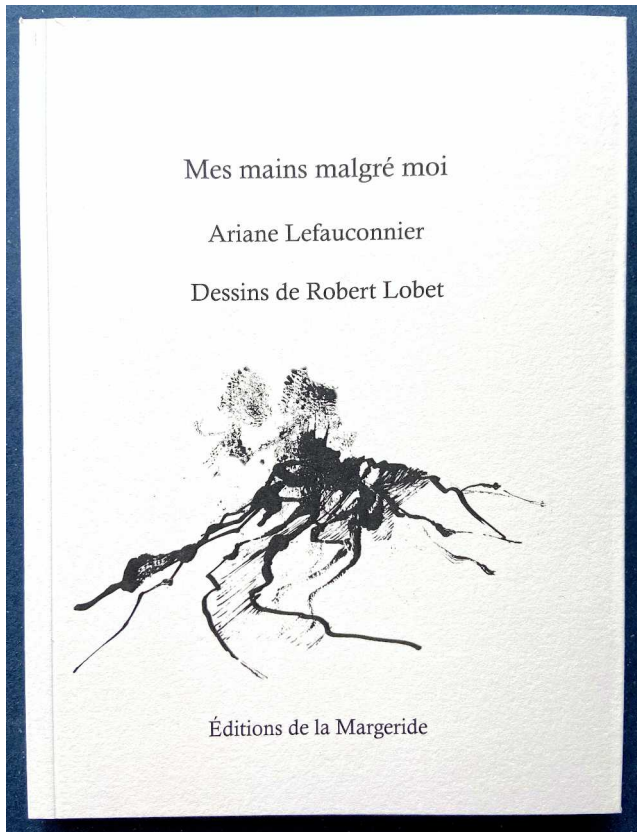
La poétesse exhume un passé ancestral qui traverse les chairs. L'absence de ponctuation traditionnelle, les coupures brusques, les enjambements libres renforcent cette impression de flux incontrôlé, de surgissement brut de la mémoire. Les vers courts, souvent réduits à une seule expression ou à un fragment, instaurent un rythme d'apparence légère, mais d'une densité imagée intensément soudée. Cette tension rythmique traduit la lutte entre le refoulement et la révélation. Chez Ariane Lefauconnier, le poème nomme sans nommer, dit sans dire. Ces zones d'ombre, certes indécises, deviennent le passage nécessaire vers l'enfouissement traumatique qu'elle cherche à mettre au jour.

De manière puissamment omniprésente, le registre de la chair en dit long : « mes mains », « ma chair », « mes os ». Une parole corporelle d'une grande intensité ! Le symbolisme linguistique y apparaît comme l'outil idéal pour évoquer la « culpabilité », l'« héritage », et le « refus ».

C'est dans l'allusion, dans les demi-mots, que réside la réflexion. Sur le fond, il s'agit du message que la poétesse cherche à transmettre et des héritages qu'elle tente de dénoncer. Il y a la forme, l'image, mais il y a aussi l'« inné ». Chercher le sens du poème uniquement à la surface de l'expérience individuelle ne suffit pas.

Ariane Lefauconnier s'appuie sur des évidences pour mettre en lumière la transmission de la violence. Les mains, motif central, incarnent la continuité du geste humain : capable de créer, elles peuvent en un instant devenir un instrument de destruction. Cette ambiguïté est hantée par une mémoire transgénérationnelle, celle des conflits en tous genres, des crimes et des dominations. Le corps devient alors un support d'écriture pour archiver le mal, souvent malgré soi. D'où le titre du recueil, *Mes mains malgré moi*, qui, derrière sa simplicité, condense toute la tension du vécu. Entre culpabilité involontaire et appartenance à une humanité violente, le champ de l'action est semé de nombreux dilemmes. (Rivages Culturels)

En 2025, la collection Connivences évolue tout en gardant le sens que nous avons voulu lui donner depuis le début.
Désormais se seront des "livres à glisser dans la poche" que nous vous proposons.
Les textes seront accompagnés de reproductions et un tirage réduit sera enrichi d'un original.



EXTRAITS CHOISIS

“ah quelque chose en moi
quelque chose d'ancien enfoui perdu
quelque chose
dans la mémoire poisseuse des corps
remonte
quelque chose reflux obscur
années en noir et blanc
quelque chose de mes mains
de ma chair
de mes os
quelque chose de mes mains qui ont tué
mais ce n'étaient pas mes mains

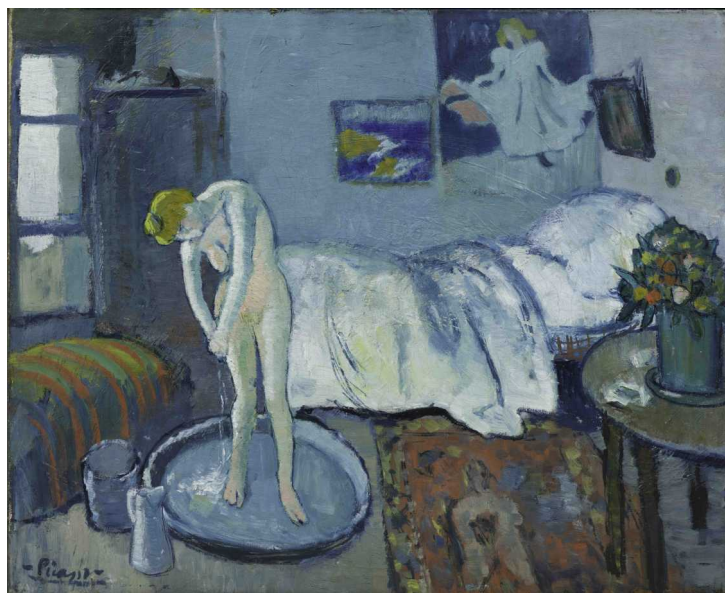
quelque chose de mes mains qui ont
cassé des phalanges
tranché des doigts
lacéré des peaux coupé des sexes
affamé achevé
quelque chose de mes mains
mes mains puisque ce sont celles de ceux
qui m'ont précédée
refuse“

“ah vous me direz
n'y a-t-il pas en nous cette pulsion
ce feu cette rage cette puissance
contenue toujours encagée toujours
que d'un seul geste d'un seul mot
nous pourrions déchaîner
n'y a-t-il pas en nous le poids des orages
la force des tornades pour chavirer le monde“

Le musée de l'Orangerie célèbre la galeriste Berthe Weill, révélatrice de Picasso, Matisse et Modigliani

Oubliée des grands récits de l'art moderne, Berthe Weill sort enfin de l'ombre. Le musée de l'Orangerie lui consacre une exposition hommage à la mesure de son audace. Première femme galeriste à Paris, pionnière de l'avant-garde, elle fut la découvreuse de Picasso, Matisse, Modigliani ou Dufy, qu'elle exposa avant tout le monde. Entre 1901 et 1941, sa petite galerie de la rue Victor-Massé servit de tremplin aux "fauves" et aux "cubistes", défiant les codes d'un marché encore frileux. Longtemps reléguée aux marges de l'histoire, Weill retrouve ici sa juste place — celle d'une passeuse visionnaire, au cœur du tumulte moderne.

L'exposition du musée de l'Orangerie, conçue avec le Grey Art Museum et le Musée des beaux-arts de Montréal, s'inscrit dans une réflexion amorcée en 2023 autour du marché de l'art moderne. À travers une centaine d'œuvres — peintures, sculptures, dessins, estampes et bijoux —, elle retrace l'histoire d'une galeriste hors pair et de son influence sur l'émergence des avant-gardes du XX^e siècle, où dialoguent Picasso, Matisse, Modigliani, Rivera et Charmy, dans l'esprit même de la Galerie B. Weill.



Pablo Picasso (1881-1973) *La Chambre bleue* (1901), huile sur toile, 50,48 × 61,59 cm
Washington, D.C., The Phillips Collection, acquis en 1927
© Succession Picasso 2025

Berthe Weill ouvre sa galerie en 1901, au 25 rue Victor-Massé, dans le quartier de Pigalle, au pied de Montmartre. Animée par une foi absolue dans la création contemporaine, elle s'engage aux côtés des artistes de son temps, contribuant à leur révélation puis à l'essor de leur carrière, malgré des moyens limités. Elle expose alors ceux qui deviendront les figures majeures des avant-gardes — Picasso, Matisse, Modigliani, Dufy — comme d'autres aujourd'hui moins connus. Avec enthousiasme et persévérance, elle leur sert de porte-voix pendant près de quarante ans, jusqu'à la fermeture de sa galerie en 1941, dans le contexte de la guerre et de la persécution des Juifs. Dès 1933, elle publie *Pan ! Dans l'œil...*, un récit de trente années passées dans les coulisses de la peinture moderne, qui fait d'elle une pionnière dans ce milieu.

Longtemps éclipsée, la trajectoire de Berthe Weill reste encore absente du panthéon des grands marchands d'art où brillent Kahnweiler, les Rosenberg, Vollard ou Paul Guillaume. L'exposition, organisée par le Grey Art Museum de New York, le Musée des beaux-arts de Montréal et le musée de l'Orangerie à Paris, entend réparer cet oubli en révélant un pan méconnu de l'histoire de l'art moderne. Fidèle à sa devise « Place aux jeunes », Berthe Weill fut

l'une des premières à offrir une vitrine aux artistes d'avant-garde et à façonner, dans l'ombre, le visage de la modernité.

À Modigliani — dont elle organise en 1917 la seule exposition personnelle de son vivant —, Berthe Weill offre une visibilité décisive, tout en participant à la reconnaissance du fauvisme en présentant régulièrement les élèves de Gustave Moreau réunis autour de Matisse. Elle soutient ensuite les cubistes et les artistes de l'École de Paris dans leurs combats pour l'art, la liberté et la modernité, s'opposant sans relâche au conservatisme et à la xénophobie. Malgré les vicissitudes, son engagement auprès des jeunes créateurs ne faiblit jamais : elle défend avec la même ferveur des personnalités très diverses, parfois inclassables, qu'elle aide à émerger par une ou plusieurs expositions. Sans préjugés d'école ni de genre, elle promeut aussi nombre d'artistes femmes — d'Émilie Charmy, son « amie d'une vie », à Jacqueline Marval, Hermine David ou Suzanne Valadon, alors très en vue.

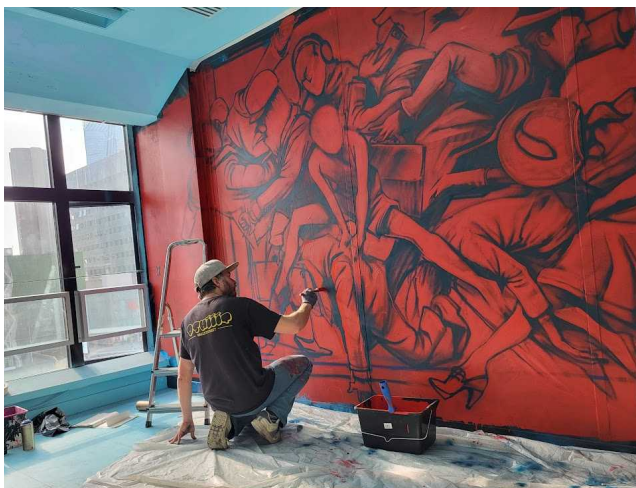
À sa disparition en 1951, Berthe Weill aura présenté plus de trois cents artistes dans les quatre adresses successives de sa galerie : rue Victor-Massé, rue Taitbout, rue Laffitte et rue Saint-Dominique.

Zoo Art Show Paris La Défense : la peinture autrement, des œuvres surprenantes au pied de l'Arche

Nous nous rendons (Rivages Culturels) en voisins à cette exposition magique. L'événement est d'une ampleur inédite. Il s'étend sur une année entière, de juin 2025 à juin 2026. À l'entrée, on nous glisse un conseil : « Commencez par le dernier étage, le Vandal, car c'est là que tout a commencé pour le street art. » Bien dit. La salle s'ouvre sur un bar improvisé, des rangées horizontales de dizaines de bombes de peinture, des murs saturés de couleurs sombres. Pas un centimètre carré n'a conservé sa teinte d'origine, tout est tagué, du sol au plafond. Le voyage commence ici, au cœur du chaos créatif. Plus de 4000 m² et cinq étages s'offrent à nous, chacun abritant plusieurs salles où s'exposent, et continueront de s'exposer, près de 500 artistes venus du monde entier. Ensemble, ils redéfinissent les frontières du graffiti et de l'art contemporain en brouillant les lignes entre œuvre, décor, murs d'appartements et folie artistique. Les codes explosent. On se tient ici dans une cathédrale de la création urbaine. « Chacune des pièces qui reste à voir est une ville entière, une planète de beauté infinie », nous promet-on.



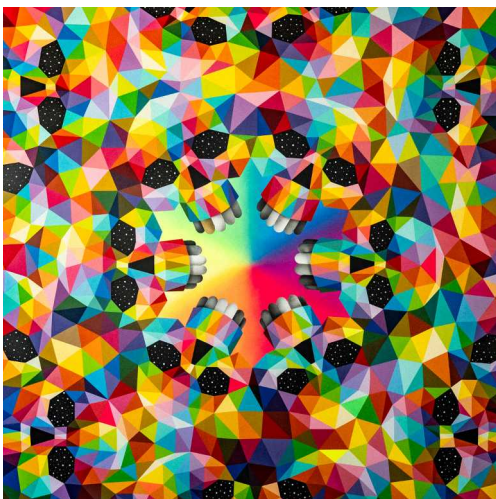
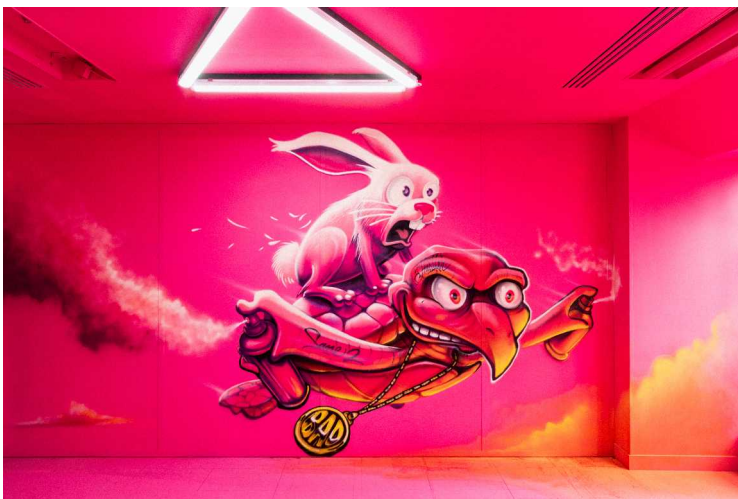
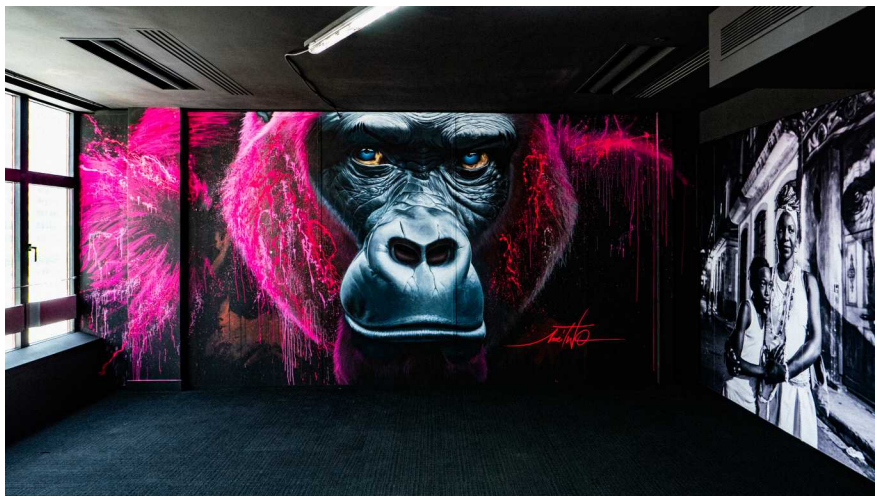
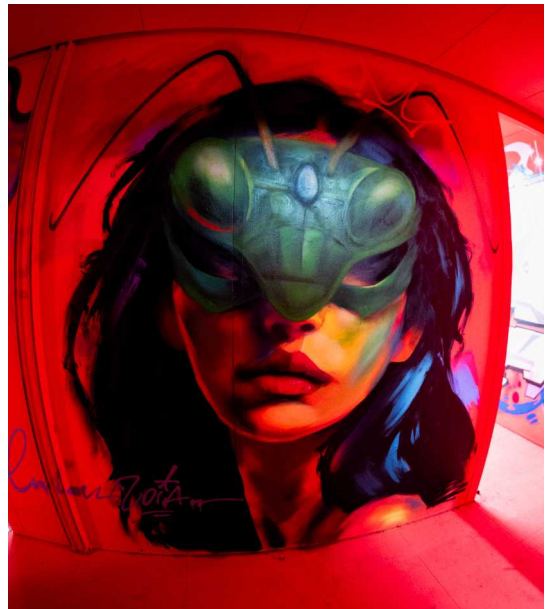
Né à Lyon en 2018 sous l'impulsion de l'entrepreneur autodidacte Antoine Roblot, le Zoo Art Show s'impose comme l'un des projets les plus audacieux de la scène street art française.



Entièrement indépendant, sans subventions ni mécénat, il revendique une liberté totale et une double ambition, qui consiste à offrir une expérience artistique hors normes et, en même temps, à rapprocher les artistes, ainsi que la rue et le public, les uns des autres.

Mais pas seulement. Avec le temps, le projet d'Antoine Roblot a rencontré un succès considérable, s'imposant comme l'un des événements les plus prestigieux et influents dans le domaine de l'art contemporain. En attirant un public toujours plus large et en réunissant des artistes de renom, il a su transformer chaque édition en un véritable rendez-vous incontournable, où la créativité, l'innovation et la diversité des styles se rencontrent pour célébrer la richesse et la vitalité de la scène artistique actuelle. Le fondateur historique de cette manifestation a bien fait. Il a réussi à faire entrer la peinture de la rue, à juste titre, dans le temple des Arts Plastiques, en la reconnaissant comme une discipline à part entière, digne d'être étudiée, exposée et célébrée. Il s'agit de valoriser un art souvent marginalisé, de montrer sa richesse créative et son influence sur la culture contemporaine, et de briser les barrières entre art académique et expression urbaine. Par cette démarche, la peinture de rue se voit offrir une légitimité artistique et culturelle, confirmant sa place au cœur du dialogue artistique du XXI^e siècle.

À La Défense, le Zoo Art Show investit la Maison de La Défense, bâtiment emblématique des années 80 situé face à l'Araignée rouge d'Alexander Calder. L'exposition est exceptionnelle : fresques monumentales, œuvres éphémères, installations numériques et créations in situ se succèdent dans un parcours inoubliable.



De la rue aux cimes : l'essor des légendes urbaines

Directeurs artistiques

DIZE et SNAKE, figures emblématiques des scènes parisienne et toulousaine et membres de collectifs de writers



Dize (France)

Figure historique du graffiti français, Dize — de son vrai nom Vincent Veyret — est l'un des plus grands maîtres du lettrage en Europe. Membre éminent du crew mythique VMD, il développe depuis les années 1990 un style rigoureux et élégant. Il a fait évoluer l'art du graffiti en une véritable écriture plastique, respectée dans le monde entier.

En tant que co-directeur artistique du Zoo Art Show, Dize met son exigence et sa connaissance intime de la culture graffiti au service d'une exposition qui célèbre autant l'héritage que l'innovation.



Snake (France)

Artiste toulousain, Snake est un acteur reconnu de la scène graffiti française depuis plus de deux décennies. Connu pour son énergie créative et son attachement à la culture urbaine, il a su élargir son champ d'action, de la rue aux grands projets artistiques. Son univers, profondément ancré dans le graffiti pur, témoigne d'une fidélité aux racines du mouvement tout en l'ouvrant à des formes contemporaines. Au Zoo Art Show, Snake, l'autre co-directeur artistique, apporte son regard fédérateur et son expérience de terrain, orchestrant la rencontre entre générations et esthétiques variées.

GALERISTES



Wallworks



Taxie Gallery



ArtKind

Restitution de trois tableaux de Fédor Löwenstein spoliés pendant la Seconde Guerre mondiale



Composition - Löwenstein - expo Rose Valland - musée dauphinois

Le 16 septembre 2025, trois tableaux de l'artiste **Fédor Löwenstein** ont été officiellement restitués à sa famille, près de quatre-vingts ans après leur spoliation pendant la Seconde Guerre mondiale. Ces œuvres – *Les Peupliers* (huile sur toile, 49 x 69 cm, inventorié R26P), *Arbres* (huile sur toile, 54 x 64 cm, inventorié R27P) et *Composition* (huile sur toile, 64 x 108,5 cm, inventorié R28P) – avaient été saisies en décembre 1940 par les autorités allemandes au port de Bordeaux, alors qu'elles étaient en transit vers l'étranger.

Transférées à Paris par l'Einsatzstab Reichsleiter Rosenberg (ERR), ces toiles furent entreposées au musée du Jeu de Paume, avant d'être redirigées vers l'Allemagne. Retrouvées après la guerre, elles furent déposées dans les collections du **Musée national d'art moderne** et, plus tard, conservées au **Centre Pompidou**, où elles étaient répertoriées sous la mention « don anonyme ». Ce n'est qu'à la suite de recherches approfondies menées par les équipes du ministère de la Culture et du musée que leur origine spoliée a pu être établie.

La restitution de ces trois œuvres illustre la poursuite de la politique française de réparation et de reconnaissance des biens culturels confisqués entre 1933 et 1945. Elle rend hommage à la mémoire de Fédor Löwenstein (1901-1946), peintre d'origine tchèque naturalisé français, dont le parcours artistique, marqué par l'exil et la guerre, témoigne d'une sensibilité singulière à la modernité et à la fragilité du monde. Par cet acte, la République réaffirme son engagement à restituer aux ayants droit les œuvres injustement soustraites à leurs propriétaires, et à faire vivre la mémoire des artistes victimes de la persécution nazie.

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la France mène un travail de longue haleine pour identifier, conserver et restituer les œuvres d'art spoliées pendant l'Occupation. Plus de **100 000 biens culturels** avaient été saisis par les autorités nazies entre 1940 et 1945. Dès 1949, une mission de récupération artistique, composée d'historiens, de conservateurs et de résistants, a permis de **rapatrier environ 60 000 œuvres** depuis l'Allemagne. Parmi elles, près de **2 200** furent intégrées dans les musées nationaux sous l'appellation **MNR (Musées Nationaux Récupération)**, dans l'attente de retrouver leurs propriétaires légitimes.

Ces dernières décennies, l'État a intensifié ses efforts pour restituer ces œuvres à leurs ayants droit. La création, en 1999, de la **Commission pour l'indemnisation des victimes de spoliations (CIVS)**, puis, en 2019, d'une **mission dédiée à la recherche et à la restitution des biens culturels spoliés**, ont marqué une étape décisive. Grâce à un travail minutieux d'archives et à la collaboration entre les musées, les chercheurs et les familles, plusieurs dizaines d'œuvres ont retrouvé leur propriétaire au cours des vingt dernières années, parmi lesquelles des tableaux de **Camille Pissarro, Gustave Courbet, Marc Chagall** ou encore **Fédor Löwenstein**.

Au-delà de la restitution matérielle, cette politique témoigne d'un engagement moral et mémoriel. Elle vise à **réparer une injustice historique** et à **préserver la mémoire des victimes** de la persécution antisémite. En restituant ces œuvres, la France affirme sa volonté de faire de ses musées non seulement des lieux de culture, mais aussi des espaces de vérité et de justice.

EXPOSITIONS

Georges de La Tour Musée Jacquemart-André

Rétrospective Beaux-Arts Choix de la rédaction
Du 11 septembre 2025 au 25 janvier 2026

Cette rétrospective sera la première consacrée
à l'artiste en France depuis l'exposition
historique du Grand Palais en 1997.



L'exposition du Musée Jacquemart-André offrira une nouvelle lecture de la carrière de Georges de La Tour, cherchant à éclairer les zones d'ombre de son œuvre et de sa vie. Bien que peu de ses tableaux originaux subsistent, son art a marqué durablement l'histoire par son naturalisme raffiné, la pureté de ses formes et la profondeur spirituelle de ses compositions. L'exposition permettra ainsi de redécouvrir toute la richesse et la force expressive de ce grand peintre du XVII^e siècle.

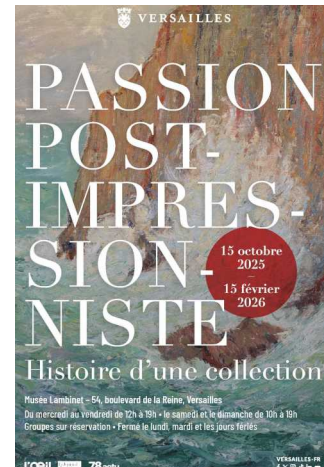
Otobong Nkanga
« I dreamt of you in colours »
Du 10 octobre 2025 au 22 février 2026



Depuis la fin des années 1990, l'artiste nigériane Otobong Nkanga, installée à Anvers, explore dans son œuvre les liens entre écologie, corps et territoire. Inspirée par son parcours personnel et ses recherches aux multiples influences, elle tisse des connexions entre humains et paysages, mettant en lumière la dimension réparatrice de la nature et des relations humaines.

Passion post-impressionniste Musée Lambinet

Du 15 octobre 2025 au 15 février 2026
Histoire de la collection de Fernande et M



La VI^e musée Lambinet de Versailles présente, du 15 octobre 2025 au 15 février 2026, l'exposition Passion post-impressionniste : histoire d'une collection, rassemblant près de 50 œuvres issues d'une collection privée. On y découvre notamment des peintures de Signac, Luce et Maufra. L'exposition a aussi permis la restauration et la remise en valeur de la plupart des œuvres, offrant au public un regard renouvelé sur ce patrimoine artistique.

Bilal Hamdad, Paname Musée du Petit Palais

Du 17 octobre 2025 au 8 février 2026
Dialogue entre les peintures de l'artiste et les œuvres des
collections permanentes du musée



Le Petit Palais consacre une exposition au peintre Bilal Hamdad, présentant une vingtaine de toiles — dont deux inédites — en dialogue avec les maîtres des collections permanentes comme Courbet ou Carolus-Duran. Diplômé des Beaux-Arts de Paris en 2018, Hamdad propose de grandes compositions naturalistes inspirées de scènes parisiennes, où il explore avec sensibilité la solitude contemporaine, tout en s'inscrivant dans la lignée des grands peintres de l'histoire de l'art.

EXPOSITIONS

Alain Kleinmann

Maison Elsa Triolet - Aragon

Du 6 septembre 2025 au 30 novembre 2025



Alc musée consacre une grande exposition à Alain Kleinmann, artiste pour qui la peinture est un langage de mémoire et de traces. Dès l'enfance, il s'adonne à cet art qu'il pratique avec passion à à seulement 18 ans, il expose pour la première fois. Son œuvre explore les thèmes de l'écriture, du temps, des matières et des vestiges, mêlant peinture, photographie et fragments d'objets dans une poétique de la réminiscence.

L'exposition réunit plusieurs installations et toiles majeures, dont L'Envol des souvenirs (techniques mixtes, 310 à 220 à 60 cm), emblématique de son travail sur la mémoire et la transmission.

Elina Kulich,   chos

Musée Jean-Jacques Henner

Du 15 octobre 2025 au 19 janvier 2026

Dessins et peintures d'Elina Kulich, septième artiste en résidence au musée.



En résidence au musée Jean-Jacques Henner depuis mai 2025, Elina Kulich présente une trentaine de dessins et peintures retraçant l'histoire du lieu à travers ses différentes époques. Réalisées à la plume et au pinceau fin, ses œuvres mêlent création et recherche pour faire revivre l'atmosphère et les figures du bâtiment du 43 avenue de Villiers, lieu d'art et de mémoire depuis près de 150 ans.

Mathilde Denize, Camera Ballet

FRAC   le-de-France    Le Plateau

Du 25 septembre 2025 au 11 janvier 2026



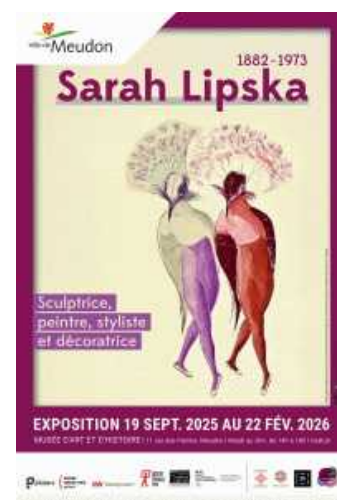
Mathilde Denize explore les frontières entre peinture, sculpture, installation, vidéo et performance, en transformant et r  assemblant les formes pour créer des œuvres hybrides. Dans Camera Ballet, elle conçoit un environnement immersif mêlant peintures-objets, sculptures textiles et dispositifs performatifs. Ses toiles deviennent des « tableaux-théâtres » où le spectateur, invité à circuler, fait l'expérience d'un espace sensible et poétique plutôt que narratif.

**Sarah Lipska (1882-1973), sculptrice,
peintre, styliste et décoratrice**

Musée d'Art et d'Histoire de Meudon

Du 19 septembre 2025 au 22 février 2026

Le parcours et l'œuvre d'une figure de la scène artistique parisienne du XX  



L'exposition retrace la riche carrière de Sarah Lipska à travers une sélection d'œuvres emblématiques illustrant la diversité de ses pratiques artistiques. Conçue en collaboration avec Ewa Ziemi  nska, spécialiste de l'artiste et conservatrice au musée de la sculpture Xawery Dunikowski de Varsovie, avec le soutien de l'Institut polonais de Paris, elle se déroulera en deux volets :    Meudon, puis au musée Sainte-Croix de Poitiers du 2 avril au 27 septembre 2026.

EXPOSITIONS

Exposition Générale
Fondation Cartier pour l'art contemporain
2 place du Palais-Royal (75001 Paris)
Du 25 octobre 2025 au 23 août 2026



À l'occasion de l'ouverture de ses nouveaux espaces signés Jean Nouvel, la Fondation Cartier propose une vaste rétrospective de sa collection — près de 600 œuvres de plus de 100 artistes — retraçant quarante ans de création contemporaine internationale. L'exposition met en regard architecture, mondes vivants, science et technologie, et s'inspire des « Expositions générales » historiques comme celles organisées au Musée du Louvre au XIX^e siècle.

**Niki de Saint Phalle, Jean
Tinguely, Pontus Hultén**
Grand Palais

3 avenue du Général Eisenhower, 75008 Paris
Jusqu'au 4 janvier 2026



Pour sa réouverture, le Grand Palais orchestre la rencontre de deux monstres sacrés de l'art moderne et de leur mentor. Cette exposition croisée réunit la sculptrice franco-américaine Niki de Saint Phalle et le cinétique suisse Jean Tinguely, en rendant hommage à Pontus Hultén, le conservateur visionnaire qui les soutint. Nanas géantes aux couleurs vives et machines extravagantes en mouvement dialoguent dans un parcours ludique et subversif évoquant les années 1960. Maquettes d'expositions mythiques, photos d'archives et films d'époque enrichissent la visite, offrant un éclairage inédit sur l'amitié artistique et l'effervescence créative qui lia ces trois figures d'exception.

Bridget Riley – Point de départ
Musée d'Orsay
Esplanade Valéry Giscard d'Estaing, 7
Du 21 octobre 2025 au 25 janvier 2026



Cette exposition explore les liens entre l'Opt Art de Bridget Riley et les recherches de Georges Seurat. En confrontant des tableaux de la peintre britannique avec des œuvres pointillistes, elle dévoile comment Riley s'est approprié la science des couleurs de Seurat pour produire des compositions vibrantes, jouant sur la perception et le mouvement.

Raymond Pettibon Underground
Musée Picasso

Du 14 octobre 2025 au 1 mars 2026

PICASSO
Raymond Pettibon
Underground
Exposition
14 octobre —
1^{er} mars 2026



En parallèle de l'exposition consacrée à Philip Guston, le Musée national Picasso-Paris met en lumière l'univers de Raymond Pettibon, artiste américain soutenu par la galerie David Zwirner. L'exposition présente une soixantaine de dessins et plusieurs fanzines, offrant un aperçu de son travail ironique et souvent dérangeant, qui fait de lui l'une des figures majeures de l'art contemporain. Autodidacte né en 1957 à Tucson, en Arizona, Pettibon s'est fait connaître à la fin des années 1970 sur la scène punk-rock californienne en réalisant les pochettes d'albums du groupe Black Flag. Il commence parallèlement à publier et exposer ses premiers dessins, reprenant l'esthétique do-it-yourself des bandes dessinées, flyers et fanzines, qui deviendront la marque distinctive de son œuvre.

Derniers jours pour participer au Prix Andrée Chedid 2025 : l'appel à candidatures se clôture fin octobre

Le Prix Andrée Chedid du poème chanté a été fondé par le Printemps des Poètes en 2008 avec le soutien d'Andrée et Matthieu Chedid. Ce Prix, qui est un véritable tremplin pour les artistes émergents, propose tous les ans aux sociétaires de la SACEM de mettre en musique un poème pour faire revivre, dans une perspective novatrice, la tradition du poème chanté.



CRITÈRES D'ÉLIGIBILITÉ

Le Prix Andrée Chedid du poème chanté est ouvert à tous les sociétaires de la SACEM.

CANDIDATURES

Les sociétaires de la SACEM sont invités à faire acte de candidature à l'adresse électronique suivante : prixchedid@printempsdespoetes.com

L'acte de candidature doit faire état du prénom et du nom de la candidate/du candidat, de ses coordonnées électroniques et téléphoniques ainsi que de son numéro de sociétaire de la SACEM et doit être accompagné de la maquette musicale inspirée par le poème retenu en 2025, maquette en format MP3 d'une durée maximale de trois minutes.

CALENDRIER

- 1er septembre 2025 – ouverture de l'appel à candidatures
- 31 octobre 2025 – clôture de l'appel à candidatures
- 1er décembre 2025 – publication du communiqué de presse présentant la lauréate ou le lauréat du Prix
- 10 décembre 2025 – restitution à la Maison de la Poésie – Scène littéraire

Une dotation de 2 500 € récompense le lauréat.
Contact : prixchedid@printempsdespoetes.com

EXTRAIT DU POÈME CHOISI

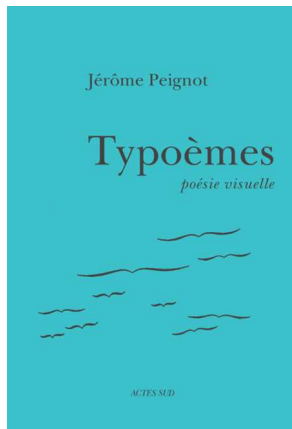
Les derniers jours de l'humanité

il y eut un peu d'herbe entre les pavés
de la mousse une plume
des coquilles de je ne sais pas quoi
quelques débris
on sentait bien qu'il faisait trop chaud
un bout de verre aussi
(...)
on sentait bien qu'il faisait trop chaud
on marchait là dans le mois de janvier
on le savait on le savait que c'étaient
les derniers jours de l'humanité
(...)
on était là
un peu hagards un peu stupéfaits
d'être les derniers vivants
stupéfaits de la beauté d'être vivants encore
la beauté qui nous avait été accordée
et là c'étaient
les derniers jours de l'humanité
quelques mauvaises herbes jolies ma foi jolies
surgissaient du sol bétonné
stupéfaits oui d'être là vivants marchant
stupéfaits de tant de beauté usée
(...)

Laurence Vielle,
poème extrait du recueil Billets d'où
Le Castor Astral, 2023

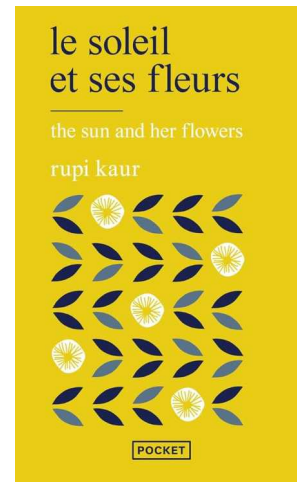
À LIRE (Poésie)

Typoèmes
Jérôme Peignot
Actes Sud



Dans *Typoèmes : poésie visuelle*, Jérôme Peignot invite le lecteur à un voyage au-cœur de l'écriture, non simplement communicative, mais comme forme tangible. Il y opère un déplacement : la lettre cesse d'être purement signe pour devenir matière — image, rythme, espace visuel. Cet ouvrage se propose comme un dialogue entre la lettre et la voix, où la typographie elle-même se fait poétique. Chiffres, lettres, esperluettes, virgules, palindromes, anagrammes se bousculent et s'agencent pour « retrouver l'étymologie graphique des êtres et des choses ».

Le soleil et ses fleurs
Rupi Kaur
Éditions du Nil



Dans *Le soleil et ses fleurs*, Rupri Kaur explore la croissance, la perte et la guérison à travers une poésie limpide et sincère. Ce recueil, tissé de thèmes tels que la migration, l'identité et l'amour de soi, célèbre la résilience du vivant. Avec sa langue simple et directe, Kaur rend la poésie accessible à tous. Un hymne à la reconstruction et à l'émancipation.

Platero et moi - Elégie andalouse
Juan Ramón Jiménez
Oui'dire éditions (2025)



Ce recueil est une œuvre poétique qui célèbre la beauté simple de la vie rurale andalouse. À travers la relation tendre entre le narrateur et son âne Platero, l'auteur explore des thèmes universels tels que l'innocence, la nature et la mélancolie. Le texte se distingue par sa musicalité et sa finesse stylistique, caractéristiques du modernisme espagnol. Une invitation à la contemplation et à l'émerveillement devant le quotidien. Cette édition Oui'dire (2025) rend accessible la poésie de Jiménez à un lectorat contemporain, fidèle à la sensibilité originale de l'auteur.

Lait et Miel - Edition anniversaire
Rupi Kaur
Pocket (2025)



Un recueil de poésie contemporaine. Cette édition anniversaire célèbre les 10 ans du best-seller mondial *Lait et Miel* de Rupri Kaur. Elle comprend le recueil original enrichi d'un tout nouveau chapitre de poèmes, d'une nouvelle introduction, de photographies inédites des coulisses, d'entrées de journal manuscrites de l'autrice, ainsi que des annotations de Rupri Kaur et de certaines des plus grandes voix contemporaines sur les poèmes préférés des fans...

À LIRE (Poésie)

Sous le lampadaire des jours

Aimée Dandois

Pierre Turcotte Éditeur

Collection Magma Poésie, 2025)



Aimée Dandois

Sous le lampadaire des jours

Poésie

Pierre Turcotte Éditeur
Collection Magma Poésie

« Dans *Sous le lampadaire des jours*, Aimée Dandois offre une méditation poétique sur le passage du temps et la fragilité de la lumière intérieure.

Ses poèmes, tissés de silences et d'éclats, évoquent la mémoire, l'absence et la douceur des renaissances discrètes. Avec une écriture claire et ciselée, elle capte l'émotion fugace des jours ordinaires, ces instants suspendus où la beauté persiste malgré la perte. Sous le lampadaire, les ombres deviennent confidences, et la poésie, un lieu où le cœur veille encore. »

L'email de mes mots

Leïla El Mahi

Nombre7 éditions (2025)



Là où le silence écrit, l'âme répond
Une exploration poétique et spirituelle de l'âme, à travers un voyage intérieur où le mot devient un éclat de lumière.

Des réflexions méditatives invitent à une quête de sens, entre ciel et silence, où l'univers tout entier se loge dans le creux de la conscience. Un recueil pour celles et ceux qui aiment écouter le murmure des étoiles et sentir le souffle de l'invisible en eux.

Esprit de résistance – L'Année poétique

Collectif (118 poètes francophones)

Éditions Seghers (2025)



Sous le titre *Esprit de résistance*, cette anthologie dirigée par Jean-Yves Reuzeau redonne vie à la mythique collection *L'Année poétique* des Éditions Seghers. Elle réunit 118 poètes francophones contemporains, issus de France, du Québec, de Belgique, du Luxembourg, de Suisse, ainsi que de pays tels que le Maroc, le Liban, Haïti, la Guinée et Djibouti. Ces voix diverses témoignent de la vitalité et de la pluralité de la poésie francophone actuelle.

Le thème de cette édition, "Esprit de résistance", s'inscrit dans une tradition chère aux Éditions Seghers, fondées en 1944 par Pierre Seghers, et dont l'objectif était de promouvoir une littérature engagée, porteuse de sens et de résistance face aux oppressions. Cette anthologie s'inscrit dans cette lignée, en proposant des textes inédits qui abordent des sujets tels que la liberté, la justice, l'identité, l'écologie et la mémoire, offrant ainsi une réflexion poétique sur les enjeux contemporains.

Lisser les pointes

(Carnet de collège)

Estelle Fenzy

La Part Commune (2025)

ESTELLE FENZY
LISSER LES POINTES
(Carnet de collège)
Poèmes en prose



Éditions La Part Commune

Lisser les pointes est un recueil de courts poèmes en prose qui plonge dans le quotidien d'une enseignante de français dans les collèges de ZEP/REP. À travers des textes brefs et poignants, Estelle Fenzy rend hommage à son métier, aux élèves et à la richesse des échanges en classe. Ce recueil témoigne de la passion et de l'engagement d'une enseignante face aux défis de l'éducation.

À LIRE (Poésie)

Les Pleurs
Marceline Desbordes-Valmore
Flammarion (2025)



Les Pleurs (1833) est un recueil fondamental du romantisme français, illustrant la quête d'une voix féminine dans un siècle où les femmes poètes étaient rares. Ancienne comédienne, Marceline Desbordes-Valmore y déploie une poésie lyrique, intime et musicale, où le vers se fait souffle, soupir ou chant. Son écriture, fluide et émotive, se libère des contraintes métriques traditionnelles pour mieux épouser les mouvements de l'âme. À travers des poèmes tels que « Je ne crois plus » ou « L'Adieu tout bas », elle explore la douleur de la perte, la solitude amoureuse et la solidarité des âmes. Cette édition, enrichie d'un dossier pédagogique, permet de redécouvrir une œuvre d'une grande modernité, portée par une voix féminine singulière et émouvante

C'est ainsi que nous demeurons libres
Yaryna Chornohuz
Le Tripode (2025)



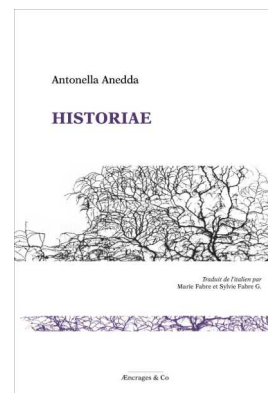
Ce recueil de poésie est écrit par Yaryna Chornohuz, poétesse, médecin militaire et caporal-chef des Forces armées de l'Ukraine. Née en 1995 à Kiev, elle a reçu en 2024 le prix Taras Chevtchenko, la plus haute distinction littéraire ukrainienne, pour ce recueil. Sa poésie, rédigée dans les tranchées lors de courts moments de repos, témoigne de la guerre en Ukraine, de la perte de camarades, du souvenir de son premier amour tué par un sniper russe, mais aussi des espoirs de paix, des projets d'après-guerre, de l'amour pour sa fille et de son engagement pour la liberté de son pays. L'illustration de couverture a été réalisée par Marina Ho.

L'amour, les mots, la vie
Marion Fritsch
Une anthologie personnelle et sensible
Larousse (2025)



L'amour, les mots, la vie est une anthologie personnelle et sensible proposée par Marion Fritsch, poétesse et influenceuse suivie par des milliers de lecteurs. Ce recueil rassemble des poèmes, des lettres et des fragments littéraires qui célèbrent les émotions universelles liées à l'amour, à la vie et aux mots. À travers cette sélection, l'auteure invite le lecteur à écouter ce qui bat en silence, tout près de son cœur, et à redécouvrir le pouvoir des mots pour exprimer ce que l'on ressent parfois mieux que soi-même.

Historiae
Antonella Anedda
Aencrages & Co (2025)



Historiae, dont le titre est emprunté à Tacite, est un recueil de poèmes qui traverse l'histoire de la Méditerranée, de l'Antiquité à nos jours. À travers des chroniques poétiques, Antonella Anedda explore la violence historique de ces paysages d'oliviers et de ruines, offrant une réflexion sur la mémoire, la résistance et la fragilité des existences humaines. Ce recueil, écrit en sarde et en italien, est traduit en français par Marie Fabre et Sylvie Fabre G. Il constitue une œuvre majeure de la poésie italienne contemporaine, saluée pour sa profondeur et sa sensibilité.

Quand le poème devient présence : hommage à Stéphane Bouquet, poète de l'ouverture et passeur de formes

L'émotion est profonde. Stéphane Bouquet est parti. Décédé le 24 août 2025, à l'âge de 57 ans, le poète de l'ouverture — et bien au-delà du titre, pour reprendre ses propres mots — a pris le chemin de l'exil éternel pour aller griffonner ses vers sur le mur bleu de l'infiniment lointain. Lui, qui avait su faire de l'écriture un « tenir », un geste vers l'autre, n'est plus.

Mais demeure cette manière unique d'habiter la langue comme on habite un espace ouvert. Sans clôture. Sans certitude. Lui qui tenta toujours de vivre dans la lumière du partage, qui écrivait pour respirer, pour avancer, observe désormais en silence, du haut du ciel, les mains qui l'applaudissent sans qu'il puisse leur répondre.

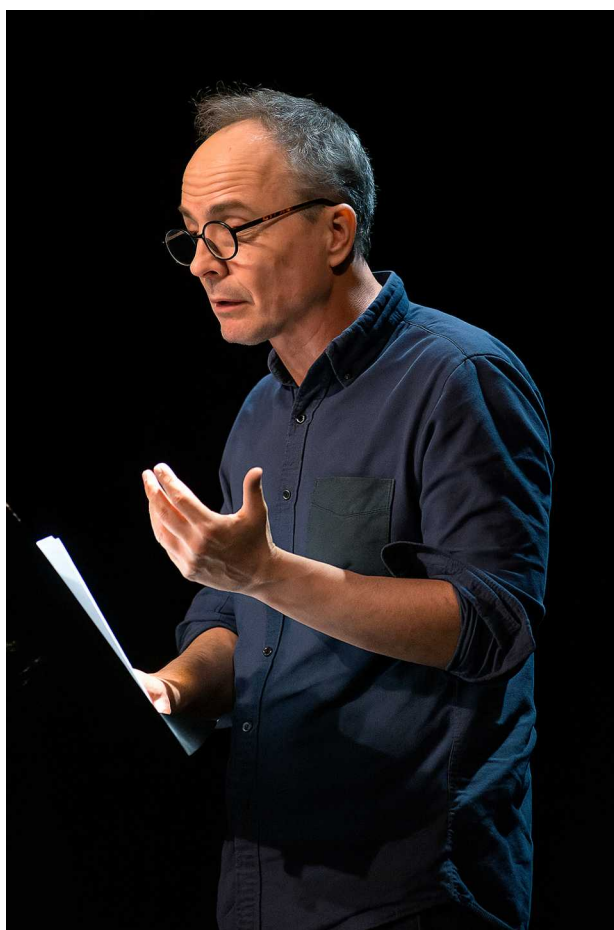
La mort, quelle fumisterie ! Quelle funeste illusionniste ! Le silence est trop acide dans ce genre d'adieux. Les textes que nous tentons de lui dédier ? Une fragile tentative de conversation avec le monde des jardins stellaires.

Aujourd'hui, son absence tonne comme un orage malvenu. Eux, ses mots, continuent d'étinceler.

STÉPHANE BOUQUET

Marie dit la vie la vie
tu n'as que ce mot aux lèvres
c'est vrai j'avoue la vie est le seul
refuge, je ne sais plus trop à force
si « j'écris sur vous au lieu de
mourir » ou pour rejoindre un verbe au présent
« et me sentir mille choses heureuses à la fois »
ayant atteint « la bienveillance du réel »
du genre ces bras entre nous respirés
alors c'est gagné la vie la vie

Le fait de vivre - Champ Vallon



« *Le poème, disait-il, c'est la capacité de se tenir au milieu des gens.* » Une phrase, simple et lumineuse. Des mots qui résument l'homme qu'il fut, ce un promeneur parmi les vivants.

Stéphane Bouquet nous laisse seuls, avec une consolation tout de même : son œuvre. Une œuvre traversée d'amour et d'attention affective. Une poésie du dehors, du pas de côté, de la proximité chaleureuse. Tout ce qui rappelle qu'écrire, ce n'est pas s'enfermer dans des carrés académiques ou autres formes de rigidité mécanique. Écrire, c'est se balader avec aisance là où la main tendue est un mode de vie.

La mort l'a emporté, certes. Mais elle n'a pas fermé la porte. Elle l'a simplement poussée un peu plus loin, vers ce lieu où, peut-être, les mots recommencent à respirer.

Repose en poésie, Stéphane Bouquet.

Tes vers continuent d'avancer parmi nous, discrets, fraternels, obstinément vivants. (Rivages Culturels)

PETIT PALAIS
16 SEPT. 2025
– 25 JAN. 2026



JEAN-BAPTISTE
GREUZE
L'ENFANCE EN LUMIÈRE



connaissance
des arts

LE FIGARO

RADIO
CLASSIQUE

 **PETITPALAIS.PARIS.FR**
CHAMPS-ÉLYSÉES - CLEMENCEAU

PARIS
MU
SÉES

14 OCT. 2025

EXPOSITION

15 FÉV. 2026



CHÂTEAU DE VERSAILLES



1661-1711

LE GRAND DAUPHIN

FILS DE ROI, PÈRE DE ROI ET JAMAIS ROI